

## Chapitre 16 :

Franco regarda l'horloge accrochée sur le mur en face de son bureau, celle-ci affichait 22H, il était beaucoup plus tard qu'il ne le pensait. Il saisit le téléphone et appela chez lui.

- Allo, Pauline ?
- Ah, Monsieur Franco, je commençais à m'inquiéter.
- Oui, je suis désolé, je n'ai pas vu l'heure. Je ne devrais plus en avoir pour très longtemps, mais si vous pouviez le nourrir et l'aider à se coucher.
- Bien sûr, vous voulez que je vous attende ?
- Non, pas la peine, je ne rentrerai pas tard. Je vous remercie Pauline, je ne sais pas comment je ferais sans vous. Encore désolé.

Franco allait raccrocher quand le signal du double appel retentit. Il décrocha et reconnut la voix du responsable de l'équipe scientifique : Alfred Grimbert.

- Alors, de nouveaux éléments utiles ?
- Écoutez commissaire, on a bien avancé. Je pense que nous avons découvert un élément important pour l'affaire mais je préférerais que vous passiez au laboratoire pour qu'on en parle.

Franco plissa les yeux et se passa la main sur le visage, il commençait à fatiguer. Depuis le début de l'enquête, lui et ses hommes ne se ménageaient pas. Cela commençait à se faire cruellement sentir dans tout son corps.

- Écoutez Grimbert, je suis pas sur d'avoir le temps. On peut pas régler ça au téléphone ?
- Je ne préfère franchement pas Commissaire...
- Bon, je passerai demain matin. Bonne soirée.

Franco s'enfonça dans son fauteuil. Il était épuisé. L'affaire avançait bien, mais la voie sur laquelle ils s'engageaient lui plaisait de moins en moins. Franco devrait sûrement avoir bientôt une nouvelle explication avec Grangé. Est-ce que celui-ci avait empêché toute intervention à l'entrepôt en connaissance de cause ? Ou était-ce juste une de ses « bévues » habituelles ? Quoi qu'il en soit, si les journalistes apprenaient l'information : c'est la police toute entière qui en pâtirait.

On toqua à la porte, Franco leva les yeux et reconnut l'inspecteur Fabri.

- Je peux vous voir un moment commissaire ?

Franco fit signe à l'inspecteur de s'asseoir, celui-ci entra dans le bureau et referma précautionneusement la porte derrière lui avant de prendre place.

- Qu'est-ce que vous faites encore là à cette heure inspecteur ?
- Et bien, je travaille sur l'affaire que vous m'aviez confiée : la disparition de la fille de Madame Fatima Fellaoui.
- Ah oui, c'est vrai. On est tellement occupé avec l'affaire de l'entrepôt que j'avais oublié cette histoire. Et alors ?
- Et alors, j'en suis arrivé à un moment de mon enquête où je pense que nous devrions en parler.
- Très bien, je vous écoute.

Fabri se retourna nerveusement, il fixa la porte comme pour s'assurer qu'elle était bien fermée, puis se pencha sur le bureau du commissaire.

- Quand j'ai pris la déposition de madame Fellaoui, j'étais persuadé que sa fille avait fugué. C'est assez fréquent que des jeunes filles de cet âge et de ce milieu s'enfuient pour éviter un mariage forcé. Mais j'ai quand même creusé un peu, à tout hasard.

Une nouvelle fois, Fabri se retourna. Ce comportement étrange, couplé à son extrême nervosité commença à intriguer Franco. Il n'en dit toutefois rien, laissant Fabri poursuivre son récit.

- La première chose que j'ai remarquée, c'est qu'il y avait des points communs entre cette disparition et une autre qui avait eu lieu la veille. Notamment, les rares témoins faisaient référence à deux hommes: un vieux et un jeune, de type caucasien, qui traînaient dans les parages. Comme il y avait des concordances, j'ai continué à creuser, et j'ai trouvé d'autres cas qui se recoupaient avec ces deux là : plus d'une dizaine par an ces dernières années. Toutes des jeunes filles de type maghrébin qui disparaissent du jour au lendemain et qu'on n'a jamais revu. J'ai même découvert qu'une enquête a été ouverte il y a 3 ans pour résoudre ces disparitions.

Fabri avait maintenant toute l'attention de Franco. S'il ne comprenait toujours pas l'extrême nervosité de son interlocuteur, il se rendait par contre bien compte du caractère grave que prenait l'enquête. A nouveau, Fabri regarda par-dessus son épaule. Il approcha sa chaise du bureau et poursuivit son histoire.

- J'ai vu l'inspecteur qui était en charge de l'enquête à l'époque. Elle a été bouclée à la va vite, je voulais savoir pourquoi. Il ne m'a pas répondu clairement, mais je me suis fait mon opinion. Au moment même où il bouclait l'enquête, il était muté aux Stups. C'est le commissaire Grangé en personne qui s'est occupé de sa mutation.

Franco, qui sans s'en rendre compte s'était également penché sur son bureau comme hypnotisé par Fabri, se laissa retomber dans son fauteuil. Cette nouvelle mention de Grangé ne lui plaisait pas du tout. Il savait pertinemment que celui-ci avait une conception de la justice toujours à la limite de la légalité, mais ne souhaitait pas le voir impliqué dans chacune de ses affaires pour autant. On risquait de le taxer de harcèlement et les accusations perdraient de leurs crédits. Et puis, Grangé était-il vraiment coupable de quoi que ce soit dans cette histoire-là ? Il n'avait fait qu'organiser une mutation. Si l'inspecteur avait saboté son travail en cours, c'était surtout lui le responsable. Franco posa très fermement les poings sur le bureau et fixa son interlocuteur droit dans les yeux.

- Écoutez Fabri, Grangé je ne veux plus en entendre parler. Vous allez rentrer chez vous, prendre une bonne nuit de repos, et demain vous m'épluchez l'ancienne affaire, voyez les pistes qui ont été négligées. Concentrez-vous spécialement sur les deux suspects, s'ils ont vraiment plus de trois ans d'activité derrière eux on doit pouvoir trouver quelque chose. Il y a peut-être moyen d'en apprendre plus sur eux grâce aux disparitions récentes. Peut-être y avait-t-il des caméras près des lieux où on les a vus.
- Bien commissaire. Je vous remercie.

Fabri quitta le bureau laissant Franco seul à ses méditations. Le commissaire se demanda s'il devait affecter d'autres hommes à l'enquête de Fabri : l'affaire avait pris beaucoup d'ampleur en peu de temps. Il faudrait qu'il y réfléchisse. Il s'empara de son téléphone et composa le numéro de Markez. Il avait hâte de savoir si les réseaux de Grangé avait vraiment fait progresser l'enquête.

Le téléphone sonna longuement puis, lorsqu'on décrocha à la dernière minute, c'est une voix de femme qui répondit.

- Allo?



- Inspectrice Wolkoff? s'étonna Franco.
- Commissaire?

La communication était très mauvaise, la ligne bruissait de parasites et la voix de l'inspectrice résonnait bizarrement. Franco ne comprenait pas ce qu'il se passait mais il sentait que ça ne lui plairait pas.

- Passez- moi Julian ?
- Qui ça?
- Markez, l'inspecteur Markez, pourquoi ce n'est pas lui qui répond?
- Ah, c'est une longue histoire dont je n'ai malheureusement pas la réponse.
- Bon c'est quoi ce bordel? S'emporta Franco

Chloé écarta le combiné de son oreille, elle n'aimait pas qu'on lui hurle dessus. Ça ne la rendait certainement pas plus coopérative. Elle se trouvait dans le tunnel du métro avec deux agents de la sécurité. Elle n'avait trouvé le portable de Markez que parce qu'elle l'avait entendu sonner, puis vu clignoter au sol. Quant à Markez, il avait disparu. Les caméras de sécurité l'avaient vu rentrer dans le tunnel, mais il n'en était jamais ressorti, tout comme son suspect.

- Écoutez commissaire, Markez a disparu. Je viens juste de retrouver son portable.
- Comment ça, il a disparu ?
- Il a poursuivi un suspect dans le métro, et on ne les trouve plus ni lui, ni le suspect.
- Bon, je vous fais envoyer des renforts. Voyez avec les gens sur place pour coordonner les recherches. Je resterais joignable si vous avez besoin.
- Super, lâcha Chloé après avoir raccroché.

Comme si l'enquête n'était déjà pas suffisamment compliquée, maintenant il fallait qu'elle cherche son collègue dans le métro. Elle était bien consciente qu'il avait pu lui arriver quelque chose de terrible, mais tout allait tellement mal ces derniers temps qu'elle s'en moquait presque. Il avait été infect avec elle. Presque pire que ses anciens collègues, pourtant elle ne pouvait pas le laisser tomber pour autant. Et puis, dans le fond elle l'aimait bien ce macho prétentieux. Il la faisait bien rire, même si c'était toujours à son insu.

Elle pointa sa lampe torche autour de l'endroit où elle avait trouvé le téléphone et remarqua quelques gouttes de sang. Ce n'était pas vraiment bon signe. Elle constata également des traces sur le sol. Comme si on avait traîné quelqu'un par terre. Elle fit signe aux deux hommes qui l'accompagnaient de la suivre et tenta de voir où ces traces la menaient. Elle les suivit jusqu'à une coursive d'entretien où elles disparaissaient complètement. Le sol était en dur, cela pouvait expliquer l'arrêt des traces. Mais la disparition était si subite qu'elle supposa qu'il y avait autre chose, même si elle ne s'expliquait pas quoi. Les renforts arrivèrent peu de temps après, elle leur ordonna d'élargir les recherches autour de la zone et elle demanda qu'on vérifie les caméras des zones accessibles à partir de ce point. Il était presque une heure du matin, le métro allait s'arrêter pour la nuit. Elle se fit la remarque qu'à cause d'elle tout un tas de parisiens avait sûrement raté leur dernier métro et devait la maudire. Elle se rendit compte qu'elle ne savait pas non plus comment elle allait rentrer. Markez avait disparu avec les clés du véhicule, ce n'était décidément pas sa soirée.

Elle remonta à la surface et alluma une cigarette. La rue était presque vide, quelques voitures roulaient encore, des taxis essentiellement. La soirée n'avait pas vraiment eu les résultats escomptés, Alphonso les avait menés en bateau, et Markez... Dieu seul savait où il pouvait bien se trouver. Mieux valait espérer qu'il réapparaisse vite ou il était à craindre qu'on ne le retrouve jamais. Elle expira la fumée et se frictionna les épaules pour se réchauffer un peu.

Elle n'avait pas envie d'en rester là, le Carpés n'était qu'à quelques minutes de marche, peut-être qu'Alphonso avait eu le temps de réfléchir. Elle était entrée dans la police pour aider les plus faibles, elle ne pouvait pas tolérer l'idée que des ordures comme Alphonso s'en sortent en collaborant avec la police. Spécialement quand il ne collaborait pas. Sa cigarette terminée, elle la jeta par terre, la piétina rageusement de la pointe du pied et se mit en marche.

Lorsqu'elle arriva devant le bar, le videur était en train de fermer la porte.

- Attendez ! l'interpella t-elle en essayant de se montrer sous son meilleur jour.
- On ferme.
- J'en ai pour une seconde, supplia-t-elle en mettant sa poitrine en avant.
- Revenez demain, répondit sèchement le videur, alors que le corps de Chloé était désormais tout près du sien.
- Dommage...

En venant au Carpés, Chloé ne savait pas vraiment ce qu'elle cherchait. Elle n'avait pas de plan, pas d'idée, juste la certitude que ça ne devait pas se finir comme ça. C'est dans la même démarche qu'elle colla sa matraque électrique sur les parties intimes du videur avant de lui envoyer une décharge létale de courant. 750 000 volts parcoururent son corps, il avait beau être costaud, il s'écroula en bavant. Elle tira son corps loin de la porte pour pouvoir refermer celle-ci derrière elle. Elle le fouilla pour s'assurer qu'il n'était pas armé et trouva un Beretta dont elle le délesta. Elle prit une profonde respiration puis s'avança dans le bar. Quoi qu'il se passe maintenant, elle était déjà allée trop loin. Sa direction ne la couvrirait pas pour un pareil comportement, sauf si elle obtenait des résultats. Elle n'avait donc plus vraiment le choix.

Le bar était visiblement vide, il ne restait qu'Alphonso, assis seul à une table, qui compulsait des papiers. Il ne leva pas les yeux quand Chloé s'approcha, il était plongé dans sa lecture. Elle s'empara de la chaise devant lui et s'assit à sa table. Alphonso n'avait toujours pas réagi. Elle posa le Beretta sur la table, le canon pointé sur lui. Alphonso jeta un coup d'oeil vers l'arme puis remonta jusqu'au visage de Chloé. Elle affichait une expression totalement impénétrable et avait maintenant toute son attention.

- Je vais vous raconter une histoire que je n'ai jamais raconté Monsieur Moreni, débuta-t-elle sur un ton neutre et propre aux confidences. Quand j'étais un peu plus jeune, j'ai fait pas mal de conneries. Je savais pas quoi faire de ma vie, du coup je faisais n'importe quoi. J'ai fait tout un tas de petits boulots, j'ai même posé pour des photos érotiques. J'étais assez douée, ajouta-t-elle avec une petite pointe de fierté. Je vivais en collocation avec ma meilleure amie. On partageait tout : bouffe, fringues, des fois nos mecs, et parfois même notre lit.

Alphonso n'avait pas bougé d'un cil depuis le début du monologue de Chloé. Il ne savait pas où elle voulait en venir, mais il n'était pas stupide, l'on sortait d'un cadre purement juridique et professionnel. Il fixa le Beretta, il comprit que c'était celui du videur. Elle pouvait tout à fait l'abattre avec et lui faire porter le chapeau. Il regarda Chloé droit dans les yeux, il y lut une froide résolution, quoi que cela voulût dire ce n'était sûrement pas bon pour lui.

- On prenait un peu de drogues aussi, pas souvent mais suffisamment pour se détendre. Et puis on a fait la connaissance de Yuri. Il était plus vieux que nous, séduisant, intelligent et il avait beaucoup d'argent. Amélia, Amélia c'était le nom de mon amie, elle était dingue de lui. Il lui faisait des cadeaux régulièrement. Il lui payait même sa drogue. Et petit à petit, il a commencé à lui demander des petits services. Ça n'avait l'air de rien au début, c'était juste de tenir compagnie à un ami en son absence. Rien de dramatique.

Alphonso avait beau réfléchir, il ne voyait pas comment s'en sortir. L'escalier vers l'étage était tout proche, mais le temps de se lever de table, il se serait sûrement pris une balle. Pourtant, une fois en haut, il aurait le temps d'appeler des secours. Chloé ne le quittait pas des yeux, elle voulait être sûr qu'il soit mort de trouille avant de débiter son interrogatoire.

- Et puis... il a fallu être un peu plus gentil avec les amis, parce que c'est important les amis, il faut en prendre soin. Pour la remercier, Yuri lui offrait toujours plus de drogue, mais, comme elle en demandait encore plus, il lui demanda également de plus gros services. La frontière est mince entre être ouverte sexuellement et être une pute. Le jour où Amélia s'est rendue compte qu'elle était devenue une pute cocainée, elle s'est défenestrée. Ça n'a pas trop gêné Yuri, il avait déjà au moins trois autres putes cocainées sous sa coupe à ce moment-là. Ce jour-là, j'ai réalisé deux choses. La première c'était que j'aurais tout à fait pu être à la place d'Amélia et qu'il était temps que je me prenne en main. La deuxième c'était que je ne pouvais pas supporter que des ordures comme ce Yuri puissent profiter du malheur des autres. C'est pour ça que je suis entrée dans la police. Pour faire disparaître les pourris dans son genre. Vous comprenez ce que je veux dire Monsieur Moreni ?

Alphonso et Chloé se regardaient désormais droit dans les yeux. Un lourd silence s'était instauré dans le bar, dont seul se distinguait un léger plic-ploc venant de la pompe à bière. Chloé se sentit soulagée d'avoir raconté cette histoire. C'était son fardeau depuis si longtemps maintenant qu'elle ne se rendait même plus compte à quel point il lui était lourd à porter. Yuri avait fini en prison. Une peine mineure pour violence. Quant à Chloé, elle vivait sa vie hantée par le spectre d'Amélia, courant sans jamais s'arrêter après les salauds comme Alphonso.

Alphonso projeta la table vers Chloé. Il avait senti que l'esprit de la jeune femme s'était égaré l'espace d'une seconde et avait tenté sa chance. Le Beretta tomba au sol, tout comme Chloé, gênée par la table pour se relever. Alphonso couru aussi vite qu'il put vers l'escalier, mais il n'avait pas vraiment le profil d'un athlète. Chloé se débarrassa de la table d'un geste et se jeta à sa poursuite. Elle le rattrapa en bas des escaliers et lui attrapa la jambe pour l'immobiliser. Tiré en arrière, Alphonso chuta en avant dans l'escalier. Sa mâchoire heurta violemment l'une des marches, manquant de peu de lui sectionner la langue. Chloé étant juste derrière lui il essaya de lui donner des coups de pieds, mais celle-ci les évita. Elle continua de le tirer vers elle, il lui décocha un coup de poing en pleine figure pour lui faire lâcher prise. Chloé ne s'attendait pas à une force pareille, elle relâcha sa prise un instant. Alphonso en profita pour se remettre debout. Il n'eut pas l'occasion de faire un pas de plus que les griffes de la matraque électrique se plantèrent dans sa cheville. Il s'effondra en arrière et Chloé le rattrapa de justesse pour éviter qu'il ne se brise la nuque.

Lorsque Alphonso reprit ses esprits, il venait de se prendre un verre d'eau en pleine figure. Il était à nouveau dans le bar. Ligoté à une chaise. Chloé avait récupéré le Beretta, elle le tenait fermement dans sa main droite et semblait tout à fait résolue à s'en servir. Elle avait également quitté son pull à col roulé et se trouvait devant lui dans un petit débardeur rose qui ne cachait pas grand-chose de sa généreuse poitrine. Il estima qu'elle aurait pu se balader nue sans que cela fasse de réelle différence, il détestait les femmes comme elle, et regrettait de ne pas avoir l'occasion de lui prouver.

- On arrête les conneries maintenant, et vous me donnez mes réponses, cracha Chloé sur un ton qui ne laissait aucun doute sur sa détermination.
- J'vous ai déjà dit tout ce que je savais, c'est allé trop loin. Je vous promets de pas porter plainte si vous me libérez.

Chloé se pencha lascivement sur Alphonso en souriant. Sa poitrine à quelques centimètres de son visage, elle approcha ses lèvres de son oreille.

- Tu sais ce que c'est ça ? susurra-t-elle en armant le pistolet juste à côté de son oreille. C'est ma carte sortie de prison. Si je te tue avec ce flingue, j'ai plus qu'à m'occuper de ton videur et dans mon rapport ce sera écrit que j'ai dû le tuer pour me défendre après qu'il t'ait abattu. Pour un civil, ce serait suspect, mais pour un flic, on ne fera pas d'enquête ou juste pour la forme.

- Mais putain, appelez Grangé, vous êtes en train de vous mettre dans une merde noire là !
- Qu'est-ce qu'il vient foutre là-dedans celui-là ?
- Appelez-le, il vous expliquera.

Plongée dans ses pensées, Chloé devisageait Alphonso. Elle ne comptait pas sérieusement appeler Grangé, qu'est-ce que celui-ci aurait pu lui raconter d'utile de toutes manières? Mais l'information en soi était intéressante : Alphonso avait visiblement des rapports « privilégiés » avec Grangé, allant au-delà d'un simple rapport informateur/policier. Chloé décida d'utiliser cette information à son avantage. Sous ses dehors de bon gars inoffensif, Alphonso était un malfrat à l'ancienne. Elle en apprendrait sûrement plus sur lui par la ruse que par la force. Elle afficha un sourire inquiétant et s'assit sur les genoux d'Alphonso.

- Qui crois-tu qui m'envoie ?
- Quoi, Grangé ? Mais pourquoi il est pas venu lui-même ?
- Parce qu'il aime pas se salir les mains.
- Comment ça ? demanda Alphonso que la situation commençait à inquiéter.
- T'as merdé Alphonso ! répondit-elle en laissant glisser la pointe du Beretta le long de sa joue. Et ça, mon patron ne le supporte pas.
- Attendez, attendez, j'ai fait tout ce qu'on m'a demandé moi. J'ai livré la came, après j'y peux rien si ça a dégénéré comme ça, j'avais prévenu que ça me plaisait pas ces histoires.
- T'as merdé Alphonso, insista Chloé en appuyant fermement le canon de son arme sur la tempe du truand de plus en plus décomposé.
- Il me fera pas porter le chapeau, j'ai juste fait ce qu'on m'a demandé moi. Faudrait plutôt qu'il se demande qui a fait rentrer les clébardes dans l'entrepôt.
- Allez, on s'en fout de toutes ces conneries. Dis au revoir Alf.

Chloé pointa le Beretta, elle lut la peur dans les yeux d'Alphonso, c'était particulièrement grisant.

- Attends, attends, on peut s'arranger, supplia-t-il
- Mouais, j'vois pas trop comment.
- J'ai de l'argent, de la drogue, ce que tu veux !
- Mouais, vu que Grangé risque de me tomber dessus derrière ça me paraît léger...
- Mais je me ferais passer pour mort, c'est tout bénéf pour toi...
- Mouais... À la limite, si tu me files ton fournisseur ce serait déjà plus rentable.
- Je peux pas...
- Dommage, lança Chloé en pointant à nouveau l'arme sur Alphonso.
- Non, mais j'ai aucun moyen de le contacter. C'est Grangé qui m'avait filé le plan. Et c'est le fournisseur qui me contactait, je sais même pas son nom.

Chloé sourit, elle savait tout ce qu'il y avait à savoir. Elle n'en revint pas que ça pu être aussi facile. Elle avait bien conscience que, dans le cadre d'un procès, ce genre d'aveux n'aurait

aucune valeur, mais vue l'affaire dans laquelle elle avait l'air de s'embarquer, elle était à peu près certaine qu'il n'y aurait jamais de procès.

- Et Esperanza, qu'est-ce que tu lui veux ?
- Qu'est-ce que ça vient faire là-dedans ?
- Tu réponds ou j'te colle un pruneau ?
- Non, c'est bon, paniqua-t-il, elle a surpris un rendez-vous avec mon contact et celui-ci voulait surtout pas être vu.

Chloé médita sur ce qu'elle venait d'entendre. Le fournisseur avait l'air d'avoir un véritable culte du secret, cette Esperanza avait sûrement des informations qui pourraient aider l'enquête. Chloé songea qu'il serait bon de la retrouver rapidement, ne serait-ce que pour lui éviter de finir au fond d'un fossé.

- Écoute- moi bien attentivement gros porc! Pour cette fois tu t'en tires parce que tu peux encore m'être utile. Mais je te préviens, si jamais je revois une mineure ici, ou si jamais tu tentes quoi que ce soit contre moi, je te louperais pas.

Elle enfonça le Beretta dans sa ceinture, enfila son pull, puis sa veste et fit un dernier tour pour être sûre de ne rien oublier. Le videur commençait à émerger mais elle l'avait solidement attaché dans l'entrée. Elle quitta le bar, laissant Alphonso derrière elle, ahuri, attaché à sa chaise. Elle avait finalement obtenu ce qu'elle désirait, et ce n'était pas joli. Elle savait que Grangé était une ordure, mais elle était visiblement loin du compte. Plus qu'un flic aux méthodes douteuses, celui-ci s'avérait un véritable pourri trempant dans des magouilles particulièrement sales. Mais quel rôle avait-il joué dans le massacre de l'entrepôt? S'était-il contenté de le couvrir? Où l'avait-il organisé pour une obscure raison?

En s'éloignant du bar, Chloé alluma une cigarette, elle allait marcher un peu, le temps de trouver un taxi, et de réfléchir à tout ça. Elle repensa à Markez.

- Julian, murmura-t-elle, quel prénom à la con.

## Chapitre 17

La lame glissait dans l'air avec aisance. Elle virevoltait, coulant avec désinvolture sur le fil des autres épées qui tentaient vainement de s'y entrechoquer. L'étoffe légère de la redingote du chevalier d'Éon flottait, accompagnant avec élégance le moindre de ses mouvements. Tout en force, ses deux opposants, pourtant rompus aux armes et fiers guerriers, semblaient par contraste agiter leurs épées pataudemment : comme un nouveau-né agiterait son hochet. Les habits de d'Éon étaient chatoyants, sans être vulgaires : ils étaient ceux d'un homme bien mis de sa personne et sûr de sa prestance. Coquettement assortie à ses yeux bleu azur, finement rehaussés d'or, sa tenue avait tout de la noblesse, et dans ce combat qu'il muait avec grâce en ballet, il avait tout d'un roi.

- Pourriez-vous quitter là votre épée d'Éon? s'enquit l'un des spectateurs du combat, visiblement contrarié, et également vêtu avec une grande allure.

- Ne soyez pas pisse froid, Beaumarchais, répondit d'Éon sans quitter ses deux adversaires des yeux, la rumeur populaire est intarissable sur la réputation de bretteur des frères du Temple, il est légitime que je tâche d'en jauger l'exactitude.

D'Éon avait répondu d'un ton badin, comme s'il tenait salon, plutôt que tête à deux soudards. À bonne distance du duel, son compare semblait nettement moins à l'aise et pressé d'en finir.



- J'ai bien peur que nos hôtes ne commencent à se lasser de vos fantaisies et n'estiment plus judicieux par la suite de nous faire profiter de leurs talent, non moins reconnu, pour la finance. Dois-je pourtant vous rappeler que c'est bien ce talent-là que nous venons éprouver ?

- Ne me tenez point grief mon ami, il eut s'agit de jeux de langues vous eûtes été le premier à frapper.

- La vôtre est toute aussi affûtée ami, et je ne me lasse d'y goûter. Toutefois, je crains que la virile camaraderie qui règne en ces lieux ne soit propice au même esprit.

- Saint esprit n'est pas bel esprit, tel est votre propos ?

- Certes, le latin ne sert pas à divertir les foules, ou en tout cas, ne le criez pas trop haut, sous peine de sombrer dans l'hérésie.

- Méfiez-vous de la langue des prêtres, il faut bien qu'ils s'occupent entre eux, ces hommes en robes !

Profitant du babillage des deux hommes, et n'en appréciant clairement pas le contenu, l'un des assaillants plaça toutes ses forces dans un coup d'estoc visant d'Éon. Comme si de rien n'était, d'un petit pas chassé, celui-ci se jeta en arrière, avant de tourner sur lui-même et de finir son geste la lame sous la gorge du moine soldat.

- J'attendais plus de maîtrise, mais surtout de loyauté de la part d'un chevalier.

- Combat n'est point causerie, rétorqua le Templier furieux.

- Je ne vous le fais pas dire mon frère, j'ai connu dames plus pugnaces et endurantes que vous, conclut le chevalier d'Éon en se dirigeant vers son comparse Beaumarchais tout en rengainant sa rapière.

Rouge de honte et de colère, le Templier leva son épée au-dessus de sa tête et chargea le chevalier insouciant qui lui tournait déjà le dos. Le choc de l'impact retentit violemment dans la salle d'armes et eut été fatal à d'Éon si Beaumarchais ne s'était interposé de sa lame. Prestement, son compagnon tira à nouveau la sienne pour faire face au guerrier qui venait de tenter de prendre sa vie.

- Ainsi donc, voici où s'arrête l'hospitalité templière ! Je devrais vous faire rendre gorge pour tant de goujaterie, s'emporta d'Éon en dévisageant son adversaire.

- Voyez toutefois comme leur esprit de corps n'était pas surestimé, ils ont déjà tous sortis leurs armes, constata Beaumarchais en se rapprochant de son ami.

- Ils sont une quinzaine dans la salle, à peine de quoi me divertir, puis-je vous les laisser ?

- N'en faites rien ! Voyez ceux-ci comme une mise en jambes avant le plat de résistance que sera le chemin vers la sortie !

- Soit, je vous en laisserai peut-être un ou deux par mégarde. J'ai tendance à m'y perdre en arithmétique dans le feu de l'action...

Sa phrase à peine achevée, d'un mouvement plein de panache, d'Éon entama sa danse de mort avec les deux plus proches templiers. Beaucoup moins confiant, Beaumarchais tâcha de veiller sur ses arrières en freinant les ardeurs guerrières des quelques moines trop furieux pour respecter les règles élémentaires de chevaleries. D'Éon désarma son premier adversaire d'un seul mouvement, tout en blessant le deuxième au visage, avant de se projeter vers un nouveau groupe d'assaillants. Plus modestement, Beaumarchais tint en respect quatre combattants, mais sans réelle certitude quant à la durée future de cet exploit. Quelques secondes de lutte s'écoulèrent ainsi à l'avantage des deux amis, avant qu'une des puissantes épées bâtardes des moines soldats ne vienne briser la délicate rapière du chevalier, le mettant finalement en difficulté. Beaumarchais, quant à lui, acculé contre une paroi, tenait encore en respect ses quatre adversaires, tout en sachant pertinemment que l'issue du combat était jouée. En un

dernier mouvement de bravade, d'Éon tenta de s'emparer de l'arme d'un templier, quand une voix retentissante fit se fixer tous les combattants. Le grand maître venait d'apparaître en haut du large escalier de pierre qui descendait vers la salle d'armes. Il était simplement vêtu du costume traditionnel et, si ce n'était le poids des ans d'évidence plus marqué, ne semblait pas dépareiller des autres membres de son ordre. Se dégageait pourtant de lui une aura incomparable : il respirait l'autorité.

- Mon secrétaire m'a dit que vous étiez venu pour affaire, pas pour mourir !

- Mes excuses Monseigneur, notre Dame nous incite pourtant toujours à cesser de nous tuer à la tâche.

- Je crois deviner dans votre langue acerbe que vous êtes le fameux Beaumarchais, j'en déduis donc que votre compagnon et le non moins fameux chevalier d'Éon.

- C'est un honneur de savoir que notre réputation a pu franchir les portes de votre citadelle !

- L'ordre des Templiers s'est toujours voulu plein de ressources. Plus d'un ennemi se sera vu abattre de nous avoir sous-estimé. Mais allons donc nous installer ailleurs pour parler de la raison de votre venue.

À la lumière des torches le petit groupe traversa les immenses couloirs gothiques avant d'accéder à une pièce aux dimensions honorables, dans laquelle trônait une large table en chêne et plusieurs chaises de même nature. Le grand maître s'assit au milieu de la table, invitant ses deux clients à prendre place face à lui. Il était difficile de lui donner un âge, mais il était évident qu'il n'était plus un jeune homme depuis très longtemps. Son regard, dissimulant avec peine une froide gravité, conservait toutefois une certaine fraîcheur. Son corps, également, paraissait contenir encore beaucoup plus de vigueur qu'il ne le laissait entendre. Le Grand maître avait dû être un grand combattant, et il était évident qu'il avait encore de beaux restes.

Avant de prendre la parole, il empoigna une lourde cruche en fer et remplit généreusement trois verres d'un épais vin aux senteurs épicées.

- Il ne saurait être de transaction sans un petit verre. N'ayez crainte, ce n'est pas du vin de messe, nous le faisons directement importer d'Orient, c'est un véritable nectar.

- Il ne sera pas dit que j'aurais jamais refusé un verre, fanfaronna Beaumarchais en levant haut sa coupe.

- Soit, partageons nos pensées alors !

Entrechoquant leurs verres, les trois hommes trinquèrent bruyamment, s'enivrant du délicieux breuvage.

- Bien. Les esprits étant apaisés, confiez- moi donc la raison de votre venue. Que peut l'ordre pour vous ?

- Et bien messire de Molay, l'affaire est fort simple, vous êtes banquier, et nous cherchons de l'argent !

- L'affaire est effectivement fort simple présentée ainsi.

- Notre Dame aimerait offrir un présent digne de lui au Baron Lupin pour son anniversaire. Malheureusement, cette période ne lui est pas favorable, d'où sa nécessité de recourir à vos services.

- La réputation de votre reine n'est plus à faire, je ne m'inquiérais donc pas de sa solvabilité. Qu'en est-il de la somme désirée ?

-Et bien, je la soumets à votre discrétion messire !

Joignant le geste à la parole, Beaumarchais avança son bras sur la table afin de déposer un petit papier devant De Molay. Celui-ci s'en saisit et le fixa un instant. Ses sourcils se



froncèrent alors qu'il prenait connaissance du montant qui lui était demandé. Il resta silencieux plusieurs secondes, puis tourna son regard vers ses deux clients pour s'assurer de leur sérieux. Beaumarchais lui lança un petit sourire narquois que le maître n'apprécia que très peu.

- Véritable cadeau de roi qu'elle envisage de lui faire là.

- De reine pour être plus exacte, ma Dame regarde peu à la dépense lorsqu'il s'agit d'honorer une personne de haut rang.

- Je sens confusément que si vous me dites bien tout ce que vous savez, vous ne me dites pas tout pour autant, suggéra De Molay en se servant un nouveau verre. Il ne quittait pas des yeux ses deux clients, scrutant la moindre de leurs réactions, tâchant de deviner ce que cachait cette histoire.

- Mais vous tenez trop à la réputation de votre ordre pour refuser un prêt à une personne aussi influente que ma Dame, reprit d'Éon en fixant le Templier droit dans les yeux d'un air de défi.

- Ne jouissez pas trop de votre position, je déteste avoir tort, et rosser un importun ne porterait aucun préjudice à nos affaires !

Le regard plein de morgue, d'Éon s'était levé de son siège prêt à quitter la table.

- J'ai ouï dire que l'accueil des banquiers juifs était des plus aimables, peut-être est-il temps de vérifier la rumeur...

- Allons, allons, ne jouez pas à ce jeu-là avec moi. Personne, hormis nous, ne pourra vous fournir une pareille somme en si peu de temps, mais soit, j'accepte ! Prévenez toutefois votre Dame que les intérêts seront lourds et devront être payés prestement !

- Ne vous inquiétez pas, les investissements de ma reine ne devraient pas tarder à porter leurs fruits, et ils lui donneront bien plus que ce que vous pouvez espérer.

- L'argent sera porté sous bonne escorte demain après-midi à la tour. Je ne vous retiens pas plus longtemps, j'ai cru voir que j'avais quelques cours de disciplines à donner.

- Ce fut un honneur que de faire affaire avec vous !

Sans autre parole, Beaumarchais se leva et se dirigea vers la porte avec son ami. Bientôt, ils quittèrent la commanderie ravis du succès de leur mission. De Molay avait raison, ils ignoraient la raison réelle de ce besoin d'argent, la Reine Noire n'ayant pas voulu le leur confier, et il semblait à Beaumarchais que c'était pour le mieux. Tout ce qu'il savait, c'est que quelque chose d'énorme approchait, et qu'il en serait un acteur majeur, et ça, ce n'était pas pour lui déplaire.

Toujours assis sur sa chaise, le grand maître semblait avoir pris plusieurs centaines d'années lorsqu'un de ses hommes entra dans la pièce. Vêtu du même uniforme, il n'avait toutefois pas la carrure d'un guerrier. Plutôt petit et bien portant, il avait le regard vide et le visage rond.

- Vous m'avez fait appeler maître ?

- Oui, frère Simon, vous allez avoir du travail. Préparez- moi cette somme pour demain midi.

Saisissant le papier, le petit homme devint livide en regardant le montant.

- Maître vous êtes sûr qu'il n'y a aucune erreur ? Jamais nous n'avons délivré pareille somme par le passé. Cela pourrait causer notre ruine.

- J'en ai conscience, tout comme je sais que le client manque de franchise, mais quelque chose se prépare, je le sais, et je crains qu'il soit temps de choisir notre côté. J'espère juste ne pas m'être trompé.



Alanguie dans l'herbe fraîche, immobile, adossée à un saule pleureur, son sein pâle frissonnant à peine sous la brise légère, Dame Poulain semblait veiller la ville en contrebas. Autour d'elle, la vie bouillonnait, rendant sa quiétude suspecte. Depuis toujours, son domaine était reconnu pour son animation et sa gaieté. Dans la journée, paysans et fées travaillaient de concert dans les champs et les vignobles pour récolter le raisin et les herbes nécessaires à la confection des diverses spécialités du royaume. Et le soir, le tout Paris se massait dans les cabarets pour célébrer dignement, et bruyamment, les merveilles de l'existence. Ce manège durait, à peu de choses près, depuis la nuit des temps : le royaume de Dame Poulain existant depuis bien avant l'émergence de la capitale. De même que son domaine : Montmartre, Dame Poulain ne s'était pas toujours nommée ainsi. Elle avait notamment longtemps été appelée : la reine des fées, avant de devenir, bien plus tard, la Fée Verte. Son domaine avait de la même façon connu divers revers de fortune. Très populaire durant le XVIIIème siècle Ordinaire, grâce au succès de l'absinthe, il connut un déclin progressif par la suite, jusqu'à ce que la Fée Verte décide de gérer différemment son royaume s'attachant dès lors à s'assurer du bien être de tous ses sujets. Ce changement de politique lui valut rapidement d'être reconnue dans tout l'Agartha sous le nom de Dame Poulain et favorisa un afflux massif de nouveaux citoyens. Mais, cela n'avait duré qu'un temps, et aujourd'hui le domaine s'étiolait indéniablement. On ne s'amusait plus autant sous les pales du vieux moulin et il se murmurait même qu'on ne savait plus s'y amuser.

La lumière rasante des derniers rayons du soleil couchant fit s'enflammer le château d'eau trônant au sommet du mont du martyr. La surface aqueuse de l'impressionnant monument s'anima de reflets iridescents qui illuminèrent le domaine de Dame Poulain d'une lueur féerique. Tous se préparaient à la soirée à venir. Les flammes de couleur léchèrent la peau de la Dame un moment, avant de s'éteindre à la tombée de la nuit. Elle n'avait toujours pas bougé. Sa tunique de soie sauvage verdoyante se soulevant mollement, au rythme lent d'une respiration quasi inexistante.

Sautant du haut du saule pleureur, un gros chat noir vint se frotter à elle dans un concert de ronrons. Voyant que sa Dame restait insensible, il lui donna quelques coups de museau. Elle leva péniblement sa main droite et fit jouer ses doigts dans le pelage de l'animal qui la gratifia de généreux miaulements.

- Quelles sont les nouvelles mon vieil ami ? murmura la Dame comme expirant son dernier souffle.
- Nous nous inquiétons pour vous madame, répondit l'animal en s'asseyant dans l'herbe aux cotés de Dame Poulain et en entamant de lustrer sa fourrure.

Le chat noir était le fidèle bras droit de Dame Poulain. C'était un libertaire de la pire espèce, mais il avait reconnu en elle une forme de pouvoir acceptable. Elle était à l'écoute de ses sujets et régnait avec amour et compassion, ce n'était pas de la démocratie, mais c'était à ses yeux la meilleure des alternatives. Il l'avait rejointe à l'occasion de la Grande Guerre. Lui et ses fidèles Charnachistes, sans se sentir particulièrement impliqués dans la cause des Tourmentés, avaient vu dans cette guerre l'occasion de faire tomber le pouvoir en place et avaient donc soutenu leurs causes. Le roi l'avait bien compris également et avait saisi cette occasion inespérée de se débarrasser des Chanarchistes qui l'importunaient depuis déjà trop longtemps. Le chat noir et ses amis étaient tombés dans un piège : alors qu'ils pensaient frapper un grand coup, ils s'étaient retrouvés encerclés par une partie de la garde royale assistée des quatre cavaliers : Atos, Portos, Aramis et le commandant d'Artagnan, accompagné du sinistre assassin royal : Petiot. L'affrontement n'avait été qu'une mascarade,



les Chanarchistes n'avait jamais été des grands guerriers, ils s'étaient fait massacrer en bonne et due forme, aucun n'en aurait réchappé si Dame Poulain aidé de son ami le Baron Lupin et de leurs troupes respectives, n'avaient pris les troupes du Roi à revers. L'assaut n'eut rien de profitable aux Tourmentés : ils perdirent au contraire de précieux éléments dans cette attaque, mais Dame Poulain ne pouvait concevoir de laisser les Chanarchistes se faire massacrer sans réagir. Depuis ce jour, le Chat Noir lui avait juré fidélité et il aurait donné sa vie pour elle.

Dame Poulain se redressa légèrement, elle était sans l'ombre d'un doute extrêmement faible et le Chat Noir craignait qu'elle ne fut aux portes de la mort.

- Dissimuler les ravages que les Errants ont fait dans mon royaume me prend toutes mes forces, reprit-elle à voix basse.
- Vous serez heureuse de savoir que nous les avons enfin tous capturés. Ils sont plus d'une vingtaine et ne poseront plus de problèmes.
- Leur simple présence ici est un problème...

Le visage de Dame Poulain révélait une grande fatigue et une profonde lassitude.

- Certes, mais ils pourraient s'avérer une arme redoutable si nous y étions forcés.

Concluant sa phrase, le chat se redressa, fit un tour sur lui-même puis s'allongea dans l'herbe contre sa maîtresse. Celle-ci ne réagit pas, semblant totalement détachée du monde alentour.

- Je n'aurais jamais dû me lancer dans cette histoire. À vouloir recouvrer ma gloire passée, me voilà plus affaiblie que jamais. Voilà où mène l'orgueil.
- Ne soyez pas si négative madame, rien n'est perdu, et vous feriez une grande reine, bien mieux que ce tyran de Masque de Fer.
- Non, c'est fini. Dès demain je dirai à Lupin d'arrêter la distribution. Nous n'avons que trop mis l'Agartha en danger. Jamais il n'y avait eu autant d'Errants, et tout ça par notre faute.
- C'est dans le sang que la société progresse.

Dame poulain entrouvrit finalement les yeux, elle regarda le chat noir pelotonné contre elle, puis se leva non sans mal. Elle observa Paris à ses pieds, la capitale était plutôt calme la nuit venue, si l'on exceptait son propre domaine et certains quartiers dits « chauds ».

- Mes ambitions pourraient nous coûter très cher. Le roi est déjà sur mes traces, à la moindre confirmation, celui-ci s'abattra ici sans la moindre pitié.
- Lapin-agile rassemble nos armées, elles sont prêtes à résister. Si vos alliés ne vous abandonnent pas, nous pouvons tout à fait espérer vaincre. D'autant que nous ne devrions pas tarder à récolter les fruits de la T1 : votre pouvoir va croître.

Dame poulain remonta lascivement la colline vers son château, sa robe flottant derrière elle donnait l'impression qu'elle venait de déployer ses ailes. Le chat se mit sur ses deux pattes arrière et trotta à sa suite.

- Je n'ai jamais voulu que ça se passe comme ça.
- Les drogues ont toujours eu des effets pervers. L'absinthe en son temps a rendu plus d'un Ordinaire fou.
- Mais cela n'était pas aussi destructeur pour nous.
- Rien ne se passe comme prévu et je ne suis pas Esméralda : je n'ai pas les épaules pour me dresser contre le roi.
- Nécessité fait force, ma Dame.
- Mais si même elle n'a pas su y arriver, comment le pourrais-je ?
- Vous n'êtes pas elle, ma Dame, vous êtes bien plus forte que vous ne le pensez, et vous pourrez compter sur vos sujets pour se battre jusqu'au bout.

Dame Poulain se pencha sur son conseiller, elle vit la flamme qui brûlait dans ses yeux. Elle reconnut le Chanarchiste qu'elle avait rencontré lors de la Grande Guerre. Elle avait parfois le sentiment qu'il s'était apaisé et qu'il avait oublié sa cause, mais elle réalisait qu'il n'en était rien, il était toujours aussi résolu à se battre pour défendre sa vision de la justice. Cette idée la réconforta un peu. Elle savait au moins qu'elle n'était pas seule.

- Il est temps que je me prépare. L'anniversaire de Lupin approche, je dois me montrer sous mon plus beau jour pour lui rendre honneur.

Le Chat Noir pouvait lire l'inquiétude sur le visage de sa maîtresse. Elle n'avait jamais vraiment su cacher ses sentiments, c'était aussi pour cela qu'il l'appréciait.

- Qu'y-a-t-il ma Dame ?

Rien...Juste la sensation que l'anniversaire de Lupin sera la dernière occasion de se réjouir avant une bien sombre période...

## chapitre 18:

Lorsqu'il rouvrit les yeux, Arsène n'était plus qu'une somme de douleurs. Outre l'impression d'avoir eut le crâne fracassé par un métro, il avait la sensation très nette dans tout son corps d'avoir été traîné pendant plusieurs kilomètres par ledit métro, et ce au mépris le plus évident des égards dus à son rang. Il savait en tout cas qu'il n'avait plus à s'en faire pour la Police, c'était désormais le moindre de ses problèmes. Contre l'avis de l'ensemble de ses muscles, il entreprit de se lever pour faire un bilan rapide de la situation. Son corps était parsemé de croûtes de sang, cela faisait donc un moment qu'il était enfermé. Sa queue-de-pie n'était plus que lambeaux, la chaleur ayant même soudé certains morceaux avec sa peau. Il songea à reprendre une apparence plus présentable, mais se ravisa rapidement, il avait tout intérêt à avoir l'air plus affaibli qu'il ne l'était vraiment. Un rapide coup d'œil lui fournit les informations dont il avait besoin sur son cachot. C'était « le modèle classique » : exigu, sans source de lumière, et clos d'une épaisse porte en bois. Au mieux de sa forme, il aurait tenté de la défoncer pour s'enfuir toutes pattes en avant mais, dans son état, l'idée était ridicule. Son hôte interviendrait dans la seconde, attiré par le bruit, et il ne pourrait lutter. Il envisagea ses possibilités immédiates, elles étaient maigres. Il se laissa donc mollement retomber sur le sol de pierre pour réfléchir. Il ne connaissait pas de raisons particulières pour lesquelles son geôlier lui en voudrait. L'Archonte Impensable était un seigneur Agartha mineur. Son domaine s'étendait essentiellement sur une strate inférieure dans les sous-sols entre Châtelet et le Père-Lachaise. Certains sous-entendaient que son domaine s'étendrait à l'ensemble du réseau des sous-sols Parisiens, et que les transports en commun seraient une toile d'araignée qu'il aurait tissée. Les rumeurs prétendaient également, et il voulait volontiers les croire au vu de ses propres sources, que l'Archonte se délectait de la chair humaine fraîche et que si son royaume prospérait bel et bon, s'y aventurer c'était risquer consciemment sa vie. Il avait vu ainsi disparaître plus d'une âme en peine, s'aventurant sous le réseau urbain et s'évanouissant corps et biens. Il n'avait jamais vu le seigneur de ce sombre domaine, mais ne doutait pas que l'erreur serait vite réparée. De ce qu'il en savait, celui-ci ne s'était jamais présenté à la cour du roi, on n'en connaissait une fois de plus que de vagues rumeurs qui en faisaient au choix une gigantesque araignée au regard hypnotiseur, un loup colossal aux crocs maculés du sang de petit bébé, ou une bête informe dont les contours mouvants seraient propres à faire perdre l'esprit. Malgré la douleur, Lupin sourit à l'image du loup gigantesque. Depuis qu'Isengrin

avait marqué l'histoire de l'Agartha de sa patte griffue, l'on voyait toujours sa marque derrière les monstres de toutes sortes. Il songea avec ironie que lui-même courait après Isengrin depuis quelques jours et que sans cette enquête stupide il ne se serait jamais retrouvé dans cette geôle sordide. « Comment pouvait-il s'en extraire ? », voilà la question qui le taraudait, bien que « qu'est-ce que son geôlier pouvait lui vouloir ? » et « en quoi cela affecterait-il son intégrité physique ? » ne se plaçaient pas bien loin juste après. Arsène se concentra, fit abstraction de la douleur et mit tous ses sens en éveil. Puisque, de sa cellule, il ne pouvait rien voir, il se concentra sur son ouïe, son odorat et une sorte de sixième sens animal. Malgré toute son attention, il n'entendit rien, où tout comme, à peine ce qui lui sembla une respiration étouffée à quelques mètres de lui. Il focalisa toute son attention sur ce simple son et parvint à en apprendre plus. À n'en pas douter il pouvait reconnaître l'odeur musquée qui se dégageait de cette direction. Une odeur forte et tenace qui l'avait suivi plus tôt dans la soirée, celle d'un policier qui n'a pas l'habitude de renoncer. « L'archonte a dû l'alpaguer peu après moi », songea Lupin. Il y avait peu de doute possible sur le devenir du policier et Lupin se sentit coupable. Si seulement il avait pu être plus discret, moins imprudent. Mais cette enquête lui faisait perdre la tête, il avait du mal à emboîter les pièces, et pour le peu qu'il y voyait, cela ne lui plaisait pas du tout. Hormis cette victime supplémentaire, qui devait se trouver dans une cellule adjacente, Lupin ne remarqua rien de notable : les couloirs semblaient déserts, ils étaient également humides et mal aérés. En toute logique, la prison, voire le château tout entier où il se trouvait devait être sous terre. Peu de sorties envisageables, il survola ses options : il était impensable de croire que l'Archonte puisse être suffisamment fou pour le tuer, par contre il pouvait le laisser moisir en cellule, ce qui, au vu de la crise qui semblait couver, reviendrait très probablement à le condamner à mort. Il pouvait également le vendre à l'un de ses ennemis : ils étaient nombreux, dont certains très vindicatifs. Saint Germain, notamment, avait dû mal supporter leur dernière escarmouche. Lupin réalisa que le nombre des horreurs que l'Archonte pouvait lui infliger était tellement grand qu'il valait mieux éviter d'y songer plus longtemps. Il devait s'enfuir. Chercher un inespéré passage secret était une option, défoncer ou crocheter la porte une autre, dresser un rat pour l'envoyer chercher de l'aide en était également une, bien qu'un peu plus longue. Sa liste mentale terminée, il opta en premier lieu pour une nouvelle inspection de la cellule, mais cette fois plus approfondie. Après tout, il n'avait pas grand-chose d'autre à faire pour le moment.

Markez reprit progressivement ses esprits. Il avait mal partout et n'était pas beau à voir. Un rapide constat de la situation lui permit de constater que son blouson en cuir était foutu. Il enragea. Il n'avait pas la moindre idée d'où il se trouvait ni de comment il y était arrivé. Il se souvenait vaguement de la poursuite et de ces espèces de soldats métalliques. Il ignorait les motivations qui avaient pu pousser à son enfermement, il fallait en tenir une couche pour coffrer un flic. Markez tenta de se relever, l'opération se révéla plus compliquée que prévu, mais fonctionna tout de même. Il n'avait rien de cassé, juste d'innombrables bleus et écorchures. Il se dirigea vers la porte en claudiquant. À travers les barreaux, il découvrit un couloir de pierre et d'autres portes de cellules.

- Y a quelqu'un ? hurla-t-il en se tenant fermement au barreau.
- C'est possible, répondit Lupin tout en continuant de sonder une à une les pierres de son cachot dans l'espoir de trouver un passage secret.
- Z'êtes le guignol au chapeau que j'ai poursuivi dans le métro ?
- C'est possible, répliqua Lupin tapotant sans relâche les murs de sa cellule.

- On est où là ?
- Je doute que ça ait de l'importance.
- Ça c'est à moi d'en juger.
- Admettons... On a qu'à dire que nous n'en avons aucune idée, ni l'un, ni l'autre, ça règle le problème.

Lupin n'avait pas trop envie de parler. D'une part, parce que ça le déconcentrait et d'autre part parce qu'il préférait éviter d'en dévoiler trop au policier. Si jamais ils arrivaient à s'en sortir vivants, il valait mieux que celui-ci ignore l'existence de l'Agartha et de ce qu'il pouvait s'y tramer. Après tout, Lupin avait violé suffisamment de lois du roi pour pouvoir se permettre d'en respecter une de temps en temps.

- Qu'est-ce que vous foutiez au Carpés ?
- Un banal cambriolage.
- En général, on s'intéresse plus aux liquidités qu'aux papiers dans ces cas là.
- Z'êtes un malin vous. Allez, je peux bien vous dire ça, je cherchais des preuves que le propriétaire était bien à la base du trafic de T1.
- C'est quoi ça ?
- Une nouvelle drogue qui s'impose sur le marché.
- Et ça a un lien avec ce qui nous arrive ?
- Je ne pense pas, mais ces derniers jours plus rien ne m'étonne.
- Qu'est-ce que je devrais dire, ajouta Markez en songeant aux dernières heures.

Lupin dressa l'oreille, il entendit des bruits de pas approcher. Il en identifia deux types distincts : le premier évoquait un homme plutôt massif, dans la force de l'âge, le second une femme ou un jeune homme assez maigre.

- Nous n'allons pas tarder à savoir ce qu'on nous réserve, je pense.

Lupin conservait sa bonne humeur de surface, mais au fond de lui il craignait le pire, surtout pour le policier. Lupin estima que les nouveaux arrivants étaient désormais dans le couloir, près de sa porte, il n'allait pas tarder à savoir à quoi ressemblait ce fameux Archonte.

- Je ne sais pas ce que vous faites ici avec votre gamin monsieur, mais je suis agent de police alors vous feriez mieux d'ouvrir cette porte avant d'avoir des problèmes.

Agrippé aux barreaux de sa porte, Markez examinait les nouveaux arrivants. Ce n'était pas vraiment le genre de tortionnaire auquel il s'attendait : un salarymen en costume anthracite et son fils emo-gothique de 16 ans. Tous deux le fixaient avec indifférence. Markez n'arrivait pas bien à distinguer leurs visages avec le peu de lumière éclairant le couloir. Le salarymen se rua sur la porte avec une vitesse que Markez ne lui aurait pas soupçonnée. Il essaya de s'éloigner de la porte pour éviter un mauvais coup, mais le salarymen lui décocha un uppercut qui le fit s'effondrer au sol.

- La viande, ça parle pas, conclut le salarymen en tournant le dos à la cellule de Markez. Cette simple phrase répondait à peu près à toutes les questions que l'inspecteur pouvait se poser. S'il n'arrivait pas à s'échapper, il finirait très probablement dans l'assiette de ces deux dégénérés. Le programme ne l'enchantait guère, il se surprit d'ailleurs à repenser au cul de l'inspectrice Wolkoff, il ne pouvait décemment pas mourir sans l'avoir revu.

La porte de la cellule de Lupin s'ouvrit en grand. Le flot de lumière, même s'il était faible, l'éblouit, le forçant à cligner des yeux pour mieux y voir. La silhouette du Salarymen se découpait dans l'encadrement de la porte, il avait l'air massif mais pas particulièrement impressionnant.

- Alors c'est vous le fameux Archonte Impensable ?



- Non, intervint une petite voix derrière le Salarymen.

Celui-ci entra dans la cellule pour laisser passer l'Archonte. Lupin s'étonna de voir un adolescent tourmenté plutôt banal apparaître devant lui. Il savait qu'il ne devait pas se fier à l'âge de son interlocuteur : Titi notamment avait déjà plusieurs centaines d'années, mais au vu de la rumeur, il s'attendait tout de même à quelque chose de plus menaçant.

- Ça, fit l'Archonte en pointant le salarymen, c'est le passant, mon bras droit.

Peu à peu, les yeux de Lupin s'accoutumèrent à la lumière ambiante, il pouvait désormais détailler un peu mieux l'Archonte et son gorille. Celui-ci se révéla n'être qu'un trompe l'œil. Ses vêtements, son visage : tout n'était que camouflage sur son corps nu. Ça puait le changeforme, songea Lupin, le roi serait ravi de l'entendre. Lupin s'intéressa de plus près à l'Archonte, il comprit dès lors bien mieux les bases de sa légende. Sa monstruosité résidait dans les détails. Sa peau tout d'abord : chitineuse, légèrement plus sombre et plus poilue qu'elle n'aurait dû, sa mâchoire, ensuite, qui se révéla être une paire de mandibules, ses yeux, à la cornée entièrement sombre et aussi profonde que la nuit, et son attitude enfin : prédatrice. Ce n'était pas un adolescent qui se trouvait devant Lupin, mais bel et bien une araignée mortellement dangereuse.

- Et voilà donc le célèbre Baron Lupin, seigneur de la cour des miracles, prit dans ma toile comme un vulgaire moucheron.
- Je reconnais, je me suis bien fait avoir, vous êtes le plus fort. Mais maintenant, il va falloir me relâcher. Vous ne pouvez pas me retenir sans raison, je suis seigneur d'Agartha.

L'Archonte sourit, il se tourna vers le passant, comme pour partager une bonne blague, puis dévisagea Lupin à nouveau : la cruauté transpirait par tous ses pores.

- T'as encore rien compris, Lupin d'mes deux. Ça fait des années qu'on me parle de toi, que les gens du coin te glorifient comme le sauveur qui les libérera de moi.

Deux gigantesques pattes d'araignées s'extirpèrent bruyamment du dos de l'Archonte.

- Mais c'est des conneries tout ça, la vérité c'est que tu vas crever ici, et que ce sera long et pénible.

L'archonte ponctua sa phrase en perforant la jambe gauche de Lupin de l'une de ses pattes. Le coup fut trop vif pour que Lupin puisse réagir, il manqua même de reprendre sa véritable forme tant la douleur fut violente et inattendue.

- C'est que le début Lupin, fais-toi vite une raison.

L'Archonte et le passant quittèrent la pièce, refermant la porte derrière eux. Lupin se traîna vers l'entrée.

- C'est la guerre que vous aurez si vous faites ça, vociféra-t-il en tentant d'oublier la douleur.
- Qu'ils viennent, éclata de rire l'Archonte en s'éloignant. Qu'ils viennent !

Lupin s'effondra dans sa cellule, la situation pouvait difficilement être pire. L'Archonte se moquait totalement de l'autorité du roi et des règles de l'Agartha. S'il n'arrivait pas à s'échapper, il n'avait aucune chance de survivre. Bien sûr, le roi frapperait tôt ou tard, mais Lupin savait au fond de lui que celui-ci attendrait la certitude d'être débarrassé de Lupin avant d'intervenir. Masque de fer n'était pas roi à perdre pareille aubaine.

- Ça va ? hurla Markez en se relevant suffisamment pour pouvoir s'asseoir dos au mur.
- J'ai connu mieux.
- On est dans la merde, non ?
- Comme vous dites.



- Moi, c'est Markez
- Lupin
- Comme Arsène ?
- Rigoureusement
- Faites pas les choses à moitié vous...
- Jamais

Le grincement de la porte tira Lupin d'un sommeil léger. Il se prépara à affronter l'Archonte ou son gorille. Quitte à y rester autant tout essayer. La porte s'entrouvrit légèrement mais pas complètement. Lupin tendit tous ses muscles, prêts à bondir sur la première personne qui franchirait la porte. Mais personne n'entra. La porte semblait presque s'être ouverte seule. Suspectant un piège, Lupin s'approcha en douceur tout en restant extrêmement vigilant et surtout, prêt à réagir dans l'instant. Il était maintenant à portée de main de la porte, mais ne voyait, ni n'entendait toujours personne. Il franchit la porte et observa le couloir, à l'autre bout de celui-ci, une silhouette de cuir bordeaux faisait visiblement le guet.

- François ? s'étonna Lupin à voix basse.

La silhouette se retourna, il s'agissait d'un homme au visage plutôt dur et à la peau livide. Il portait un ensemble en cuir ainsi qu'un long manteau coordonné. Dans sa main brillait une rapière prête à servir.

- Dépêchez-vous Lupin, nous n'avons pas beaucoup de temps.
- C'est le sauvetage le plus surréaliste que je pouvais imaginer, s'étonna Lupin en rejoignant son sauveur.
- J'm'en serais bien passé également, vous savez, s'emporta François en pointant son arme vers Lupin, mais Irma n'est pas encore prête à vous perdre.

Lupin ne sut quoi dire, la situation avait échappé à tout contrôle, il ne pouvait qu'acquiescer.

- Qu'est-ce que vous faites ici ?
- Je vis dans le royaume de l'Archonte. La nouvelle de votre capture s'est vite propagée, je ne pouvais pas rester inactif. Je connais un raccourci pour fuir, l'Archonte est occupé. C'est maintenant ou jamais.

Aussi furtif qu'une ombre, longeant les murs, François commença à s'éloigner en faisant signe à Lupin de le suivre, mais celui-ci resta sur place, visiblement peu décidé à bouger.

- Allons-y, insista François
- Je ne peux pas ! Il y a un Ordinaire ici ! Retenu par ma faute ! Je ne peux pas partir sans lui.
- On n'a pas beaucoup de temps, s'emporta François. Vous êtes blessé en plus, ajouta-t-il en indiquant la jambe de Lupin qui n'avait pas encore cicatrisé.
- Je ne pars pas sans lui.
- Votre saleté d'humanisme. Elle déteste ça chez vous, s'énerma François en retournant vers les cellules. C'est laquelle ?
- Je crois que c'est celle de droite.

François plaqua sa main contre la serrure, celle-ci s'éroda progressivement jusqu'à devenir tellement inutilisable qu'elle ne ferma plus la porte. La porte s'ouvrit, révélant un Markez mal-en-point. Lupin s'avança pour l'aider à sortir.

- On s'en va, vous arriverez à suivre ?
- Non seulement je vais suivre, mais je reviendrai avec tout le GIGN pour raser ce fourbi.



Lupin sourit, l'homme était en plus piteux état que lui mais était également décidé à se battre jusqu'au bout. C'était un sentiment qu'il ne connaissait que trop bien, décidément cet Ordinaire lui plaisait bien.

- On n'a pas de temps à perdre. Suivez- moi aussi vite et silencieusement que vous le pouvez.

François ouvrit la voie. Il était tellement discret que même Lupin le perdait parfois de vue. Mais cela ne l'étonnait pas, François était le chef de la garde de vampire de dame Vep, un soldat d'élite, le plus loyal de ses serviteurs. Pourtant, il l'avait trahi. Fou de jalousie contre Lupin, il l'avait abandonnée, disparaissant du jour au lendemain. Lupin n'avait jamais rien ignoré des sentiments qui dévoraient François. Pour tout dire, ça ne le gênait pas, il n'était pas jaloux d'Irma. Mais François ne pouvait pas partager, il était fou amoureux, et Irma ne l'aimait pas assez. Sa destinée n'était pas suffisamment grande pour elle. Elle semait tellement de souffrance dans son sillage, Lupin avait de la peine pour François.

Marquez manqua de chuter dans l'escalier de pierre, Lupin le retint de justesse. Les deux hommes étaient à bout, ils ne tiendraient pas beaucoup plus longtemps. François réapparut devant eux, comme jaillit des ténèbres.

- Qu'est-ce que vous foutez, vous voulez vraiment retourner dans vos cellules ?
- On est crevé, on ne pourra plus se balader encore bien longtemps.
- On aura bientôt rejoint la sortie, seulement on arrive dans la partie la plus difficile. Une seule erreur et on y passe tous les trois.

François regarda Lupin et Marquez droit dans les yeux.

- Alors vaudrait mieux que vous soyez sûrs d'y arriver, sinon je vous abandonne là.
- On y arrivera, répliqua Lupin sans quitter François du regard.
- Et lui, il a pas de langue ?
- J'y arriverai aussi, riposta Marquez. Et p't'être même mieux que toi, fit-il en se relevant pour reprendre la marche.

Arrivé en haut de l'escalier, François repéra un garde en faction, un de ces fameux golems métalliques qui avait capturé Lupin et Marquez. François se glissa derrière lui à travers les ombres, puis enfonça d'un geste brusque la lame de sa rapière dans sa nuque. La créature eut comme un dernier sursaut de vie, puis arrêta de fumer. Elle n'était plus qu'une statue de métal. Lupin et Marquez rejoignirent François, des éclats de voix tonnaient non loin.

Lupin reconnut la voix de l'Archonte, il fit signe aux deux autres de s'arrêter un instant pour écouter.

- Vous aviez pas besoin d'elle, moi au moins je gère !
- Nous avons un plan précis, et à aucun moment il n'y est précisé que tu captures Lupin. Lupin ne reconnut pas la seconde voix, une voix masculine, elle lui sembla familière, mais elle était lointaine et déformée.
- J'm'en fous de votre plan, j'ai Lupin et c'est tout ce qui compte.
- Écoutes moi bien, méprisable attardé, si jamais tu ne le libères pas dans la minute, je viendrai dans ton royaume, je t'arracherai les pattes une à une avant de te violer les orbites et de te bouffer le cerveau. C'est compris ?
- Oui, se résigna l'Archonte. Il semblait véritablement craindre son interlocuteur.
- C'est la dernière fois que tu désobéis compris ?
- Oui...

Un bruit étrange punctua la conversation, l'interlocuteur venait de partir, ou leur moyen de communication venait de s'arrêter. Le silence qui suivit était lourd de sous-entendus. Lupin devina, plus qu'il ne vit, la colère bouillir chez l'Archonte.

- Que fait-on maître, demanda le passant
- On descend buter cette saloperie de baron Lupin. Je vais leur apprendre à me traiter comme un môme !

François attrapa Lupin par la manche et le tira.

- Il est temps de disparaître, et vite
- Je pense que tu as raison, approuva Lupin en suivant François.

Les trois hommes s'enfoncèrent dans le dédale de coursives faites d'os humains constituant la citadelle de l'Archonte. Au bout de plusieurs minutes, ils rejoignirent des murs de pierre, Lupin se douta qu'ils venaient de rejoindre les catacombes, ils poursuivirent tant bien que mal dans l'obscurité. François semblait savoir exactement où il se rendait, et effectivement ils arrivèrent bientôt à une échelle métallique.

- Elle vous mènera à la surface, si vous vous dépêchez, vous en sortirez saufs.
- Merci François, tu sais que tu seras toujours le bienvenu à la Cour des Miracles.
- Rien n'a changé entre nous. Je ne remettrai les pieds là-bas que lorsque j'aurai prouvé à Irma que vous ne valez rien.
- Dites, c'est pas que je me foute de vos histoires, mais si on est vraiment pressé faudrait peut-être qu'on y aille, s'immisça Markez impatient d'en finir avec toute cette histoire.
- Il a raison. Vous devez y aller. Une dernière chose, Lupin, je n'ai pas fait tout ça pour rien. Je travaille à gage désormais. Il faut me payer maintenant.
- Il va falloir voir ça plus tard parce que je n'ai rien sur moi là.
- Ce n'est pas le genre de paiement auquel je pensais.
- Qu'est-ce que tu veux ? demanda Lupin que la situation commençait à inquiéter
- Vous avez l'éternité devant vous, ça ne vous coûtera pas grand-chose.
- C'est donc comme ça que tu survis loin de ta maîtresse, tu prends du temps aux gens ?
- On ne choisit pas toujours sa vie. Au moins je ne vole pas, je ne prends que le temps qu'on me donne.
- Bien, fais vite alors.

Markez qui ne comprenait rien à toutes ces histoires et préférait s'en foutre, avait commencé à monter l'échelle. Un bruit étrange attira son attention, il regarda en contrebas et vit François la main posée sur le crâne de Lupin. Une étrange lumière palpait entre les deux hommes. Ces folies semblaient ne pas avoir de fin. Il s'apprêtait à intervenir, sans trop savoir comment, quand la lumière se dissipa.

- Nous voilà quittes, Lupin. Adieu
- Au revoir, j'espère, répondit Lupin en empoignant le premier barreau de l'échelle.

Il était pressé de rejoindre son royaume. Entre l'attaque des golems, le coup de l'Archonte et le paiement du sauvetage, Lupin ne s'était jamais senti aussi affaibli. Un dernier effort songea-t-il, un dernier effort et ce cauchemar-ci serait loin derrière.

## chapitre 19:

La pluie s'était mise à tomber sur la capitale. D'abord en petites gouttes espacées, se mêlant aux larmes de terreur ruisselant sur le visage d'Esperanza, puis plus drue, accompagnée d'un



vent glacial et violent. La jeune fille courait toujours sur les toits de Paris pour fuir un danger qui lui était inconnu, mais qui la terrifiait plus que tout. Elle manqua de glisser à plusieurs reprises tant son équilibre et ses appuis étaient précaires mais poursuivit sa course. Finalement, son pied ripa et elle dévala un toit à toute vitesse. Elle n'évita de s'écraser au sol que grâce à une gouttière qui soutint son poids suffisamment longtemps pour qu'elle réussisse à trouver des prises et à remonter. La gouttière s'écrasa avec fracas quinze mètres plus bas. Esperanza réalisa qu'elle avait frôlé la mort. La pluie lui cinglait le visage, rendant sa course quasi-impossible. Il était temps de descendre. Déchaussant une brique d'une cheminée mal entretenue, elle brisa une vieille fenêtre de chambre de bonne avant de l'ouvrir et de se faufiler à l'intérieur. Celle-ci était heureusement vide. Vu son état, elle devait appartenir à un étudiant célibataire. Elle retira sa chemise trempée, déchirée et tachée de sang. Elle réalisa seulement qu'elle s'était entaillée tout l'avant-bras dans sa chute et qu'elle portait de nombreuses autres blessures sur tout le corps. Elle se soigna autant qu'elle put dans la précipitation, en nettoyant les plaies et en désinfectant à l'alcool. Elle termina de se sécher rapidement avec une serviette, puis enfila un sweat-shirt à capuche qui traînait sur le canapé-lit. Enfin, elle reprit sa course sans tarder.

À nouveau, elle se retrouvait au point de départ : sans argent, sans personne pour l'aider et sans nul part où aller. Elle courut un moment sans but, se laissant uniquement porter par ses jambes. Le sweat ne la protégea pas longtemps des intempéries, elle fut vite trempée et transie de froid. Personne ne semblait la suivre. Les rues s'étaient vidées, la majorité des gens s'étant mis à l'abri du déluge. Finalement, ses jambes cédèrent et Esperanza s'effondra. Elle tomba à genoux devant une porte. Elle pleurait toujours, elle n'avait pas réussi à s'arrêter depuis qu'elle avait commencé. Plus que la peur de mourir, c'était le sort de Titi qui la faisait souffrir. Sa gentillesse avait probablement causé sa perte, elle savait qu'elle ne s'en remettrait jamais s'il s'avérait qu'il était mort pour la protéger. La porte s'ouvrit, faisant tomber Esperanza au sol. Une voix qui lui rappela quelque chose prononça son nom sur un ton inquiet. Elle leva les yeux et reconnut Jean. Les jambes de la jeune fille l'avaient portée devant son bar : le dernier endroit où elle s'était sentie bien et en sécurité. Sa tête tournait, le visage du géant lui apparut comme flou, elle n'eut pas même le temps de prononcer un mot qu'elle s'évanouit.

Elle reprit conscience en hurlant le nom de Titi. Elle eut l'impression de sortir d'un affreux cauchemar où il arrivait le pire à Titi, mais réalisa bien vite que cet affreux cauchemar n'était rien d'autre que sa vie. Jean se pencha sur elle et posa une de ses imposantes mains sur son front.

- Tu es chaude, tu as dû attraper froid. J'ai pansé tes blessures au mieux, mais tu es sacrément arrangée.

La jeune fille reconnut la chambre : il l'avait installée dans le même lit que la dernière fois. Sans surprise, elle se rendit compte qu'elle était nue, une fois de plus, mais son corps était couvert de nombreux bandages qui lui donnaient des allures de momie. Nue n'était finalement pas le terme approprié, songea-t-elle.

- Titi n'est pas avec toi ? s'inquiéta le géant

Esperanza ne répondit pas, mais ce n'était pas la peine, Jean pouvait lire sur son visage tout ce qu'il avait à savoir. Quoi qu'il se fût passé, c'était sûrement très grave. S'il ne savait pas exactement ce que Lupin voulait à Esperanza, il savait au moins que Titi ne se serait pas séparé d'elle sans raison ; et probablement pas sans une raison de vie ou de mort.



Titi faisait partie des plus anciens et puissants Agarthas de Paris. Si danger il y avait eu, il ne devait donc pas être de nature Ordinaire : il s'en serait débarrassé aisément.

Jean regarda Esperanza, elle était très affaiblie. Elle avait enduré bien plus qu'une fille de son âge ne devrait avoir à supporter.

- Repose-toi encore un peu, je m'occupe de tout.

Il quitta la chambre sans attendre. Esperanza n'était, quoi qu'elle puisse en penser, pas en état de le contredire. En redescendant vers son bar, il commença à réfléchir à la situation. Il se sentait responsable de la jeune fille. C'était son grand défaut, il n'avait jamais su résister à une enfant en détresse, il était prêt à risquer sa vie pour elle. Probablement pour combler sa frustration de n'avoir jamais été père, ou simplement pour compenser les nombreuses erreurs qui avaient jalonné sa vie. Il se souvint de sa première rencontre avec Titi, il avait alors une jeune fille à sa charge : la douce Cosette. Celle-ci s'était mariée depuis et avait eu plusieurs enfants. Il repensait à elle parfois, espérant qu'elle se portait bien.

Machinalement, Jean s'attacha à mettre de l'ordre dans sa taverne. Il nettoya les tables et lava quelques verres. Les travaux manuels l'aidaient toujours à réfléchir et il sentait confusément qu'il valait mieux ne pas agir à la légère. La situation était très compliquée en Agartha ces derniers temps. De nombreuses rumeurs couraient et toutes étaient plus inquiétantes les unes que les autres. On parlait des Errants qui apparaissaient de plus en plus fréquemment, on murmurait le prétendu retour d'Isengrin, le monstre qui avait longtemps fait trembler la France, mais l'on parlait également du réveil du soldat Inconnu : l'esprit de la guerre marchant à nouveau pour mener l'ultime bataille contre l'Abysse. Il ne s'agissait là que de rumeurs de tavernes, mais toutes étaient inquiétantes et rarement Jean n'avait vu les esprits aussi troublés que ces derniers temps. Malgré tout ça, le baron Lupin consacrait une grande partie de ses ressources à veiller sur une simple Ordinaire. Une jeune fille poursuivie par des forces qui la dépassaient complètement. Quel rôle Esperanza pouvait-elle bien avoir à jouer et dans quelle histoire ? Les questions se chamboulaient dans l'esprit de Jean, mais une seule réponse se proposait à lui. Il n'y avait qu'un seul endroit où il pourrait mettre Esperanza à l'abri et obtenir des réponses : l'anniversaire de Lupin. Il fallait qu'il l'y emmène. L'idée ne le réjouissait pas franchement. Entraîner une Ordinaire à un pareil événement en Agartha était un crime grave et s'ils étaient pris, nul doute sur le fait qu'Esperanza le payerait aussi cher que lui-même. C'était pourtant l'occasion idéale d'en finir avec tout ça. Ruminant ses pensées, il éteignit les chandelles et alla se coucher. Demain était un jour important, il espérait que la nuit lui apporterait les certitudes dont il avait besoin.

Lorsqu'Esperanza ouvrit les yeux à nouveau, il faisait toujours nuit. Elle avait l'impression que quelques minutes seulement s'étaient écoulées depuis qu'elle s'était réveillée chez Jean et pourtant, elle venait de faire le tour du cadran. Elle repoussa les couvertures et se redressa dans le lit. Les bandages étaient toujours là et les douleurs accompagnant le moindre de ses mouvements lui rappelaient que ce n'était pas sans raison. Ses pansements étaient propres : ils venaient à l'évidence d'être changés. Esperanza remarqua également que ses vêtements n'étaient plus dans la pièce. Par contre, on avait posé sur la chaise une superbe robe carmin. Esperanza la prit dans ses mains, elle était faite de velours épais et possédait un style plutôt ancien qu'elle n'aurait su déterminer. Elle lui plut immédiatement, à tel point qu'elle l'enfila sans attendre. Elle n'y arriva pas sans peine, mais elle ne le regretta pas. A se voir dans cette robe, elle en oubliait presque tous ses malheurs. À petit pas, pour économiser son corps, elle descendit l'escalier. Il n'y avait presque pas de bruit en bas, mais elle supposa qu'elle y

trouverait son garde-malade. Jean était effectivement là, occupé à remplir un bol d'un épais brouet issu d'une marmite chauffant dans la cheminée.

- Ah, tu es déjà levée, se réjouit-t-il en voyant la jeune fille. J'allais justement te monter un peu de soupe, pour que tu reprennes des forces.
- Tu es fermé aujourd'hui ? Ce n'est pas à cause de moi j'espère ?
- Oh non, ne t'inquiètes pas, c'est un jour particulier aujourd'hui. J'étais obligé de fermer pour l'occasion.
- Quelle occasion ? C'est férié ? s'étonna la jeune fille en se rapprochant péniblement du feu.
- Tu ne dois probablement pas connaître, mais c'est un jour important pour les gens comme moi : un anniversaire.

Esperanza trouva Jean bien mystérieux : il lui rappela Titi. Titi, elle n'avait pas pensé à lui depuis qu'elle s'était levée. Il lui manquait mais surtout, elle s'inquiétait. Elle s'assit sans vraiment s'en rendre compte et fondit en larmes sur une table.

- Allons, allons, ma grande, je suis sûr qu'il va bien. Je suis allé chez lui ce matin. Tout a été ravagé et je n'y ai trouvé personne. Ce n'est pas bon signe, je te l'accorde, mais tant qu'on n'a pas vu son corps, c'est qu'il reste de l'espoir.

Jean passa sa main le long du dos d'Esperanza pour la réconforter. Elle sentit qu'il faisait de son mieux, mais il n'était vraiment pas à l'aise. Sa maladresse la fit sourire. Après tout, il avait raison, il y avait toujours de l'espoir.

- En attendant ma belle, il faut qu'on se concentre sur toi. Titi ne m'as pas raconté tous les détails de ton histoire, mais j'en sais suffisamment pour n'entrevoir qu'une seule solution.

Esperanza regarda Jean avec de grands yeux, elle avait pour sa part perdu tout espoir depuis la veille, alors toute proposition était bonne à prendre.

- Comme je te l'ai dit, aujourd'hui nous célébrons un anniversaire. Je ne devrais pas t'y amener, mais tu vas m'accompagner. Il n'y a que là-bas que nous pourrons te trouver de l'aide.

Esperanza fixait toujours Jean en silence, elle ne comprenait pas grand-chose, mais ne voyait pas quoi faire d'autre que lui faire confiance.

- Tu devras bien écouter tout ce que je te dirai et ne pas me quitter d'une semelle. C'est vital. Il y a aura tout le gratin là-bas, ainsi que des gens peu recommandables, il ne faudrait surtout pas que tu t'attires plus de problèmes que tu n'en as déjà. C'est d'accord ?

Esperanza répondit d'un oui timide. Sa détermination avait volé en éclats lorsqu'elle avait dû abandonner Titi. Il lui faudrait un moment pour recouvrer toute sa résolution. Pour le moment, elle n'était plus qu'une petite fille séchant ses larmes impressionnées par un grand monsieur intimidant.

- Alors, manges ta soupe et on y va !

Esperanza n'avait pas fait attention, mais Jean également avait revêtu de beaux habits. Elle ne l'avait jamais connu que dans de vieilles frusques élimées et jaunies mais là, il portait des habits neufs et d'excellente qualité, pour un déguisement de mousquetaire en tout cas. Avant de partir, il enfila une petite besace en cuir puis une grande cape sombre et tendit un modèle similaire, bien que plus petit, à Esperanza qui terminait son repas avec un appétit certain. Ainsi vêtus, ils se rendirent au métro le plus proche. Poussée par Jean et minée par l'abattement, Esperanza ne réagit pas immédiatement mais une fois dans la rue, elle ne put

s'empêcher de protester. Elle qui avait fui pendant des semaines, se cachant sans cesse et faisant profil bas, avait tout simplement l'impression d'être une cible vivante habillée comme elle l'était maintenant. Jean la rassura d'un sourire.

- Fais- moi confiance, il n'y a pas plus aveugle qu'un Parisien.

Esperanza n'était qu'en partie convaincue mais force fut d'avouer qu'il avait raison. Même dans le métro, personne ne leur prêta vraiment attention. Les enfants étaient souvent intrigués, parfois effrayés, mais les adultes avaient trop de choses à penser pour s'occuper des excentricités vestimentaires des autres. Les Parisiens étaient tout simplement blasés.

Une fois assis dans la rame de métro, Jean commença sa leçon.

- Il n'y a que quelques règles que tu as besoin de savoir pour ce soir. Elles te paraîtront peut-être évidentes, mais il est crucial que tu les respectes. Tu comprends ?
- Oui, oui, répondit Esperanza que l'insistance de Jean commençait tout de même à agacer.
- Bien, la première règle est celle de l'Hospitalité. Nous sommes cordialement accueillis, nous ne devons donc en aucun cas nous montrer insultants envers notre hôte ou ses invités. Il faut rester courtois tant que nous serons chez lui.

Esperanza continua à fixer Jean en silence, si toutes les règles étaient du même acabit, il n'allait pas tarder à lui apprendre qu'il fallait dire : Bonjour, au revoir et merci. Ça promettait ! Pour qui la prenait-il, une va-nu-pieds sans éducation ?

- La deuxième règle est celle de l'Honnêteté : tu ne dois jamais mentir. Si tu veux cacher quelque chose : tais-toi, mais ne mens surtout pas. La troisième règle est un peu similaire : c'est celle de l'Identité : tu ne dois en aucun cas mentir sur ta véritable identité. Enfin, la dernière règle est celle de l'Écriture : tu ne dois en aucun cas écrire ce soir. Tant que nous serons là-bas, considère que tu ne sais pas écrire. C'est compris ?
- C'est quoi ces règles ? s'étonna la jeune fille qui commençait à craindre qu'on ne l'entraîne dans un traquenard.
- N'essaie pas de les comprendre, contente toi juste de les appliquer et surtout fais-toi remarquer le moins possible. Je n'ai aucun droit de t'amener à cet anniversaire, ça pourrait nous coûter cher.

Le métro s'arrêta finalement à la station Sentier et Jean sortit traînant derrière lui une Esperanza dubitative et claudicante. La nuit était tombée. Dissimulés sous leurs grandes capes, Jean et Esperanza n'étaient guère plus que des ombres inquiétantes flottant dans la nuit. Ils marchèrent ainsi une cinquantaine de mètres pour rejoindre la rue du Caire. Malgré l'heure, celle-ci restait très animée et les livraisons de tissu battaient leur plein. Sous la lumière crue d'un réverbère, Esperanza remarqua un homme assis à même le sol. Ses vêtements étaient un assemblage assez osé de couches de matières et de couleurs disparates, le tout rapiécé à de multiples reprises et souillé de toute part. L'ensemble dévoilait « accidentellement » les moignons qui lui tenaient lieu de jambes. Esperanza se sentit mal à l'aise en le voyant ainsi, elle n'était finalement pas si à plaindre que ça. Ce genre de difformité lui avaient toujours fait de la peine, c'était probablement le but recherché par l'homme en s'exhibant ainsi. Devant lui, une petite pancarte affichait dans un Français plus qu'approximatif « pa travail, pour mangé, mersi ». Jean s'arrêta en face de lui et lui jeta une pièce. Le mendiant l'attrapa avec une dextérité qu'Esperanza ne lui aurait pas soupçonnée. Il la détailla d'un œil inquisiteur puis la croqua. Visiblement satisfait, il la fit disparaître dans les replis de son vêtement, avec une aisance dont la démonstration lui aurait probablement valu

bien plus d'argent que de faire la manche. Le manège étonna Esperanza, non seulement elle n'avait jamais vu un mendiant aussi difficile et singulier, mais en plus elle ne croyait pas avoir jamais vu une pièce aussi grosse et dorée. Les deux étaient peut-être liés, songea-t-elle.

- On a ouvert la troisième porte, dit finalement l'homme en fixant Jean.
- Il y a déjà beaucoup de monde d'arrivé ?
- Pas par cette porte en tout cas.
- Bien, merci. Peut-être à tout à l'heure.

Jean se remit en marche faisant signe à Esperanza de le suivre.

- Nous sommes bientôt arrivés.

Ils s'arrêtèrent deux portes plus loin, devant un vieil immeuble délabré. Des manutentionnaires y déchargeaient d'énormes rouleaux de tissu. Jean et Esperanza se faufilèrent entre deux livreurs et se dirigèrent vers la porte menant aux sous-sols. L'escalier qui y menait était lugubre, Esperanza rata une marche à cause de la pénombre et n'évita de se casser une jambe que grâce à la force et aux réflexes de Jean. Cela avait toutefois réveillé ses blessures qui se manifestèrent dès lors encore plus vivement. Arrivée en bas, une ampoule nue au bout d'un fil éclairait, en se balançant, un couloir parsemé de portes. Jean s'arrêta devant la troisième et se tourna vers Esperanza.

- Tu es prête ?
- Oui, je crois, répondit la jeune fille mal assurée en essayant de faire taire ses douleurs.
- Tu as bien retenu les règles ?
- Être bien élevée, pas mentir, pas écrire...
- Ne pas se faire passer pour quelqu'un d'autre.
- Pas mentir quoi...

Jean lui jeta un regard noir. Elle ne l'avait encore jamais réalisé, mais à la lumière vacillante de cette cave inquiétante, elle constata que Jean pouvait être vraiment effrayant.

- Désolé, s'excusa-t-elle en baissant les yeux.
- Bien !

Jean ouvrit sa besace et en sortit deux masques en cuir. Il tendit le premier à Esperanza, c'était un masque rouge, très féminin, décoré de jolis entrelacs qui s'accorderait à merveille avec sa tenue. Il attacha ensuite le sien, une pièce noire beaucoup plus dure et masculine.

- Une toute dernière chose : tu vas me donner la main et tu ne la lâcheras pas tant que je ne t'aurai rien dit, d'accord ?

Songeant qu'elle n'était plus à ça près, Esperanza tendit sa main. Elle lui parut ridiculement petite et fragile lorsque celle de Jean l'empoigna. Sa chaleur rayonna dans tout son corps, des souvenirs d'enfance lui revinrent, elle se demanda quand son père avait pu prendre sa main pour la dernière fois... Elle ne s'en souvenait pas.

- Tu es prête ?
- Oui.

D'un air très grave, comme s'il s'apprêtait à accomplir quelque exploit sportif nécessitant un mental d'acier, Jean poussa la porte et la franchit, tirant la jeune fille après lui. La pièce était sombre, la source de lumière du couloir vacilla derrière eux. Esperanza fut saisie d'une sensation fugace, comme si tout son corps était aspiré vers l'avant. Ses yeux s'habituerent à l'obscurité et elle commença à distinguer quelque chose un peu plus loin : une lumière indiquant la sortie du couloir dans lequel ils venaient de s'engager, bien plus lointaine qu'elle ne l'aurait imaginée.

- Nous sommes presque arrivés, tu peux me lâcher maintenant si tu veux.

Sans s'en rendre compte, Esperanza continua de serrer la main de Jean, ce qui le fit sourire. Ils sortirent du couloir en franchissant une arche et débouchèrent dans une vaste salle à colonnades. Ils continuèrent d'avancer, la pièce paraissait gigantesque. Les colonnes faisaient facilement cinq mètres de diamètre et s'espaçaient de plus du double. Esperanza leva les yeux, mais l'obscurité ne permettait pas de distinguer la hauteur du plafond. La salle était éclairée d'immenses braseros incrustés dans le sol autour desquels se massaient les invités pour profiter de la chaleur. La décoration était rendue à son strict minimum. Autour de certains braseros, une multitude de coussins permettaient de s'asseoir confortablement à même le sol et loin devant, une estrade rouge et or accueillait deux trônes baroques très impressionnant. Sur le côté, une grande table napée de lin crème semblait destinée à recevoir des présents. Esperanza ne remarqua pas vraiment d'autres décorations, elle eut par contre la désagréable impression que les ombres se déplaçaient lorsqu'elle les fixait trop longtemps. Elle pria pour que ce fut un effet d'optique dû aux flammes et tacha de penser à autre chose. Si elle n'en était pas certaine jusque-là (bien que la robe et le masque fussent de gros indices), Esperanza sut en regardant les gens qui l'entouraient qu'elle se trouvait bel et bien dans un bal masqué. Tous les invités étaient costumés, cela évoqua le Moyen-Age de Marie-Antoinette, où d'autres périodes historiques du genre, à Esperanza, et tous portaient des masques. L'ambiance était particulière et si les gens semblaient s'amuser, elle sentit tout de même une certaine tension sous-jacente. Elle s'étonna également de constater la grande disparité entre les costumes. Si certains semblaient valoir de véritables fortunes, d'autres, en grand nombre, étaient tout simplement dignes du mendiant qu'ils avaient croisé dehors. Elle remarqua également plusieurs costumes d'animaux très réalistes. L'un d'eux notamment : un chat noir de sa taille habillé en smoking, lui tapa particulièrement dans l'œil. Celui-ci se gavait de petits fours, aux côtés d'une femme somptueuse. À l'exception, peut-être, de la femme dont elle avait rêvé récemment, Esperanza était certaine de n'avoir jamais vu femme aussi belle. Celle-ci était vêtue d'une véritable robe de princesse émeraude et or. Le tissu était tellement fin qu'il flottait avec grâce dans l'air et tellement transparent qu'il ne cachait presque rien d'une anatomie qu'elle avait parfaite. Remarquant qu'Esperanza la dévisageait, la femme lui fit un sourire qui fit monter le rouge aux joues de la jeune fille. La femme discutait avec une autre, également très élégante mais dans un style beaucoup plus austère et effrayant : une longue robe noire rehaussée d'une impressionnante collerette de cuir et d'argent. Les deux femmes étaient aussi dissemblables que possible et semblaient pourtant s'apprécier. A leur côté, ne perdant pas un traître mot de la discussion, un couple s'occupait à cancaner sur les autres invités. Il semblait y prendre grand plaisir. Visiblement peu intéressé par leurs discussions, le chat s'éloigna en direction d'Esperanza. Il la bouscula par inadvertance et s'excusa très poliment. Elle s'amusa de constater qu'il avait mis un masque au-dessus de son masque de chat, avant de réaliser que la synchronisation des lèvres du masque était très réaliste. Tout comme les poils et le mouvement des oreilles. Elle se figea en regardant l'homme s'éloigner et tira Jean vers elle. Tout cela était trop réaliste.

- C'est quoi cet endroit ? questionna-t-elle un peu perdue
- Tu connais *Alice au Pays des Merveilles* ?
- Le dessin animé ?
- Je ne sais pas... l'histoire d'une fille qui traverse un miroir.
- Pourquoi tu parles de ça ?
- Bienvenue de l'autre côté, Alice !



Esperanza resta muette le temps de digérer l'information. Elle regarda autour d'elle : les gens qui discutaient, mangeaient, riaient. C'était subtil mais, au-delà des costumes, elle remarqua une beauté un peu supérieure à la normale par-ci, une créature qui n'avait rien de courant par-là, ou encore des mouvements presque impossibles. À l'évidence, Jean ne se moquait pas d'elle. Elle se tourna à nouveau vers lui et ajouta, des tremolos plein la voix :

- Mais y a une grosse folle qui la poursuit tout le temps pour la décapiter...
- Et bien tu sais pourquoi il faut respecter les règles.

## Chapitre 20 :

Samuel entra dans le bar à l'heure exacte. C'était un bar gothique du côté de la Bastille, l'ambiance y était chaleureuse et l'on y trouvait souvent des expositions qui rendaient le lieu plus vivant. Celle du jour était réalisée à l'aérographe et consistait en plusieurs toiles sur des thèmes assez proches allant de « barbarie » à « profanation » en passant par « viol » et « inceste ». Contrairement à ce que l'on aurait pu croire, cela ne nuisait pas à la consommation (qui faisait aussi partie des thèmes abordés, dans une vision très personnelle incluant des bébés morts) et le bar était complet. Lya attendait dans le fond de la salle, à une table un peu à l'écart. Samuel la vit tout de suite, il la trouva superbe dans sa robe fuseau noire, comme toujours. Même s'il ne pouvait s'empêcher de la tromper régulièrement, il était sincèrement amoureux d'elle. Il savait pertinemment qu'ils en souffriraient un jour, mais il n'avait jamais su résister à la nature qu'était la sienne.

- Il a trop l'air niais, non ? murmura Diya à l'oreille de Richard.
- Carrément, répondit le jeune homme en entrant dans le bar à la suite de Samuel.

Celui-ci n'avait pas réussi à se débarrasser de ses deux persécuteurs. Ils l'avaient suivi depuis chez lui sans cesser de le tourmenter par leurs remarques désobligeantes et ne semblait absolument pas décidé à le laisser tranquille.

- Tu verras, avec elle, des fois, il a presque l'air d'un brave type.
- NON ?? surjoua Diya, bah putain, j'demande trop à voir.

Samuel espérait que Lya ne lui tiendrait pas rigueur de la présence pesante de ses deux « amis » mais conscient qu'il ne pouvait pas se reposer sur cet unique espoir, il avait tout de même envisagé une solution de secours. Il comptait traîner Lya dans un club branché qu'il connaissait bien, estimant que le volume de la musique empêcherait sûrement d'entendre l'interminable bavardage écœurant des deux nocifs. À la vue de Samuel dans l'entrée, le visage de Lya s'illumina, elle l'embrassa à pleine bouche lorsqu'il arriva enfin à sa table.

- Je t'en veux énormément, tu sais, minauda-t-elle en se rasseyant brutalement (Génial, songea Samuel, une de plus... prends ton ticket, y en a déjà deux qui sont à bloc là)
- On a pas idée de disparaître comme ça. T'aurais au moins pu m'appeler.
- J'suis désolé chérie, mentit Samuel en faisant signe au serveur, tu prendras la même chose mon amour ?
- Euh, oui.
- Ça et une blonde pression, hurla-t-il, je le referais plus, promis ! Je me suis encore laissé entraîner mais c'était la dernière fois.

A la table d'à côté, Richard manqua de s'étouffer en entendant Samuel jouer les victimes. Il avait un don pour se faire passer pour ça. Lya ne remarqua rien, elle n'avait d'yeux que pour Samuel, ils étaient ensemble depuis bientôt deux ans. Deux ans qu'elle l'aimait sans

conditions, sans s'apercevoir des retards, des absences, des allusions, des clins d'œil et de tous ces petits détails qui fait comprendre à une femme qu'elle n'est pas la seule et l'unique. Samuel l'embrassa dans le cou, elle frissonna et lui jeta un regard plein de dévotion. En temps normal, Samuel aurait alors embrassé la salle du regard pour jauger les autres filles, voir s'il y avait quelque chose de digne de son intérêt. Mais pas ce soir, d'une part parce qu'il sentait peser sur lui les regards lourds de reproches de Richard et de Diya, et d'autre part parce qu'il n'était pas à l'aise. Quelque chose avait changé en lui. Il ne se reconnaissait plus et ce dont il avait le plus besoin en ce moment, c'était de certitude. Celle des bras chaud de Lya lui sembla un bon début. Ils discutèrent un moment en vidant leur verre et en se câlinant au mépris de toutes convenances. Elle ne parla ni de Richard, ni de Diya et lui n'aborda pas ses dernières mésaventures. Ils parlèrent de tout et de rien, s'embrassèrent souvent et rirent beaucoup. Samuel n'entendit bientôt plus que Lya, il se sentait revivre. Ils rejoignirent les quais et marchèrent un peu main dans la main le long de la seine. Ils firent un détour jusqu'à un kebab et prirent un sandwich à emporter. Ils le mangèrent sur un banc, Samuel l'engloutit avec appétit, mais sans réelle conviction. Dès les premières bouchées, il savait que cela ne lui plairait pas. Ce n'était pourtant pas la première fois qu'il en mangeait, cela avait même été pendant longtemps la constituante principale de son régime alimentaire, mais aujourd'hui, il trouva que cela manquait de goût. La viande n'avait aucune finesse et surtout c'était insuffisant pour apaiser ses besoins. Lya, au contraire, avait du mal à finir. Il termina donc également le sien, sans réelle motivation, juste par faim.

Enfin, ils se rendirent au club. Samuel le fit avec un naturel évident, sans réfléchir, comme si son corps l'y portait. Le videur les laissa entrer d'un simple signe de tête, l'ambiance était déjà chaude à l'intérieur. Lya se lança sans attendre sur la piste, ses déhanchements provoquèrent rapidement des remous dans l'assistance masculine alentours. Samuel le remarqua immédiatement et ne fut pas peu fier que SA copine provoque autant d'émois. Il la rejoignit sans tarder pour bien marquer son territoire et fanfaronna autant que possible. Ils se trémoussèrent ainsi tous deux, s'embrassant et se caressant à loisir, sans considérations pour les autres danseurs. Samuel prenait autant de plaisir à lire le désir et la jalousie dans les regards alentour qu'à observer les corps quasi dénudés des autres filles. Ils se donnèrent ainsi en spectacle un moment aux rythmes des boom bass avant que Lya ne se lasse et veuille boire un verre. Samuel lui fit signe de s'installer à une des tables proche de la piste, tandis qu'il se rendait au bar pour commander. Il eut du mal à se frayer un chemin jusqu'au barman, celui-ci était submergé de commande. Il s'accouda donc au comptoir un instant le temps de réussir à attirer son attention. À ses côtés, une belle blonde sirotait un Manhattan, il lui fit un clin d'œil.

- Terrible ce monde !
- Bof, répondit la belle, visiblement blasée.
- J'm'appelle Samuel, et toi ?
- Linda, répondit-elle en marquant un temps de pose pour bien détailler son interlocuteur, on se connaît, non ?
- Crois-moi, je n'oublie jamais un aussi joli visage et si tu me connaissais, tu ne m'aurais pas oublié non plus, répondit-il en souriant, fort d'une assurance que seul les simples d'esprit et les égocentriques peuvent afficher.
- Je dois confondre alors.
- Possible, mais il n'est pas trop tard pour faire connaissance.
- Ça va merci, je dois y aller.

La belle blonde s'éloigna sans attendre vers un autre groupe. Dommage, pensa Samuel, elle était loin d'être laide. Il ne s'attarda pas pour autant car le barman l'avait enfin aperçu.

- Bah, t'es encore là ? Lui lança-t-il en lui faisant la bise. Tu ferais mieux d'installer un lit de camp, ce serait plus pratique pour toi.
- De quoi ?
- Bah oui, comme t'es là tous les soirs.
- Ah, conclu Samuel sans comprendre pour autant. Il ne se souvenait pas être venu ici depuis un moment, contrairement à ce que lui avait dit Lya d'ailleurs.

Il passa commande en essayant de chasser ces idées de sa tête, puis emporta les consommations à table. Lya était déjà en train de se faire draguer par un autre homme. Loin de mentionner qu'elle était déjà en couple et sans pour autant encourager son prétendant, elle jouait les beautés distantes mais accessibles. Elle n'aurait jamais trompé Samuel, mais elle adorait être le centre d'attention. Elle aimait plus que tout qu'on la courtise.

- Je ne dérange pas ? S'interposa Samuel en posant les verres sur la table.
- Non, non, Rico me vantait les mérites du jacuzzi d'un de ses potes, il y a accès quand il veut. Il paraît qu'à poil, c'est encore mieux, enfin selon Rico.
- Super, à l'occasion, ça pourrait être sympa.
- Ouais, sûr, ricana Rico que l'arrivée de Samuel avait un peu déstabilisé. Bon bah, on s'en reparle, je vous laisse, mes potes m'attendent.
- C'est ça, à plus tard, conclut Samuel en embrassant Lya à pleine bouche.
- Faut que j'aille me remaquiller, lui susurra-t-elle une fois Rico parti, et si t'as d'la chance, quand je reviendrais, je n'aurais pas de culotte.

Elle ne lui laissa pas le temps de répondre, le laissant savourer les moments à venir. Il s'enfonça confortablement dans la banquette moelleuse et la regarda dandiner des fesses en s'éloignant. Tous ses soucis lui semblaient désormais futiles et très loin.

- OK. Elle a un beau boule, mais elle a pas de boobs, fit Diya en se penchant sur Samuel de la banquette derrière lui.
- J'suis pas d'accord, elle a une poitrine tout à fait correcte, objecta Richard en s'avançant également.
- Putain, vous êtes encore là vous ? s'emporta Samuel en tapant du poing sur la table.
- Tu croyais quoi connard ? Qu'on allait te laisser jouer le putain de coq dans sa putain de basse-cour ?
- J'vous emmerde. J'vous entends à peine de toute façon, je vais continuer à vous ignorer et vous vous lasserez avant moi.

Sur ces mots, Samuel se leva de la banquette et alla se joindre aux danseurs. Il avait repéré une jolie rousse. Son bustier, dépassé par la situation, n'essayait même plus de cacher un 100D des plus impressionnants. La rouquine se démenait sur la piste comme si sa vie en dépendait, Samuel se faufila jusqu'à elle et éclipa les autres danseurs jusqu'à se retrouver seul avec elle. Corps contre corps, il devint dur de dire s'ils dansaient seulement où s'ils avaient entrepris des préliminaires un peu poussés. Il était déjà arrivé que Lya accepte une autre fille dans leur couple pour une nuit, même si c'était très exceptionnel et souvent basé sur le fait que Lya avait beaucoup trop bu, mais Samuel espéra sincèrement que ce serait l'une de ces nuits. Ses mains se promenaient sur le corps de la danseuse, il empoigna un de ses seins, c'était effectivement autre chose que Lya. Il passa sa langue dans son cou, sa sueur avait quelque chose de savoureux. Autour d'eux, les danseurs ne comptaient plus, l'attention du jeune homme était tout entière captive de sa proie, quand une main se posa sur son épaule. Il

se retourna par réflexe avec un air de défi, furieux d'être dérangé (même si sa propre réaction le surpris). Il s'attendait à se retrouver face à une Lya jalouse, furieuse, mais facile à rassurer. Mais se retrouva face à un petit Arabe qu'il ne connaissait pas. Derrière lui, il en vit deux autres visiblement pas commode et reconnu également la blonde du bar.

- Tu sors avec moi cinq minutes ? Faut qu'on parle ? lui glissa dans l'oreille son interlocuteur sur un ton qui se voulait courtois mais ne laissait aucun doute sur ses réelles intentions.
- J'suis occupé là, on en reparle un autre jour, répondit Samuel sans quitter le gêneur des yeux. Il savait que sa principale chance de s'en sortir (même s'il n'avait pas la moindre idée de quoi il devait se sortir. Avait-il eut le malheur de draguer la meuf d'un de ces gars ?) c'était de ne pas s'écraser.
- C'était pas une question, sourit le petit.
- C'était une réponse, sourit Samuel de plus belle.

Le petit leva alors les bras au ciel d'un air de dépit, Samuel se réjouissait déjà de pouvoir retourner auprès de la belle rousse (d'autant qu'un autre mec avait déjà profité que Samuel ait l'attention détournée pour prendre sa place) quand le petit lui mit un coup de poing dans l'estomac qui le fit se plier de douleur. Les deux autres l'attrapèrent par les bras et le traînèrent vers l'extérieur. Lya sortit des toilettes à ce moment, un poil trop tard pour voir la scène. Elle chercha un peu Samuel, puis ne le trouvant pas retourna sur la piste pour s'occuper en attendant qu'il réapparaisse.

À ceux qui s'étonnaient de voir Samuel plié en deux et traîné par deux grands costauds, les trois lascars répondaient que Samuel se sentait mal et qu'ils l'emmenaient dehors pour qu'il puisse vomir. Les curieux n'en demandaient généralement pas plus. Le vomi est un répulsif miracle. Arrivé dehors, ils jetèrent Samuel par terre dans une petite ruelle et le plus petit des trois lui cracha dessus. Il attrapa la blonde par le poignet et la fit se pencher vers Samuel.

- Tu la reconnais maintenant ? Elle s'appelle Linda ! C'est la meilleure amie de ma sœur Samia. Elle ne se quitte jamais, mais là, ça fait plusieurs jours qu'on a aucune nouvelle d'elle, et la dernière fois que Linda a vue Samia, c'était avec toi, tu m'expliques.
- Putain, mais je vois pas du tout de quoi vous voulez parler, répondit Samuel tordu de douleur sentant qu'une nouvelle fois sa vie lui échappait.
- Nous prends pas pour des bollosses, putain, s'emporta le petit en donnant un grand coup de pied dans le ventre de Samuel.

Celui-ci vomit son kebab sous le choc et manqua de s'étouffer. Les deux plus grands rirent de bon cœur. Le petit se pencha vers Samuel et l'empoigna par les cheveux.

- J'te jure, si tu me dis pas où est ma sœur, j'te crève. Et t'as pas intérêt à l'avoir touché. Samuel cracha encore un peu. Sa bouche avait un sale goût de bile, un peu comme sa vie ces derniers jours.

Il regarda ses tortionnaires, le plus petit, clairement le meneur, avait vraiment l'air sérieux, le genre de mec qui ne tarderait pas à l'envoyer à l'hôpital s'il ne trouvait pas vite une réponse magique. Les deux plus baraqués semblaient beaucoup s'amuser, même s'ils attendaient sans l'ombre d'une hésitation le moment où ils pourraient eux aussi participer activement. La blonde quant à elle était terrorisée, nul doute qu'elle avait intérêt à la fermer si elle en voulait pas finir à la même place que Samuel, voire pire. Samuel aurait pu se mettre à courir, mais son mal de ventre ne lui aurait pas permis de grandes performances, il n'aurait eu aucune chance d'échapper à trois poursuivants. Il songea à Lya, est-ce qu'elle remarquerait son

absence ? Peut-être pourrait-elle prévenir quelqu'un. En ce moment précis, Samuel aurait même aimé voir Richard et Diya.

- Ça va les jeunes ? Intervint une voix derrière les deux plus musclés de la bande.

- Ouais, ouais, kiltran, répondit le petit en se relevant et en se dirigeant vers les gêneurs, notre ami a juste trop bu mais on gère.

Samuel put entrevoir les curieux entre ses agresseurs : Il s'agissait de deux hommes en costume. Un jeune et un vieux, tous deux blonds aux yeux bleus : Dumont et Kehler. Samuel aurait voulu leur supplier de l'aide, mais il avait le souffle trop court pour articuler quoi que ce soit.

- C'est étonnant, dit Dumont d'un air candide.

- Quoi ? Répondit le plus petit des Arabes.

- Bah vot' pote, il m'a l'air bien blanc pour être copain avec des bougnoules comme vous.

Kehler approuva de la tête, cela jeta un certain froid et les trois agresseurs de Samuel oublièrent soudain leur victime.

- Écoutez, on va essayer d'oublier ce que vous venez de dire et vous allez vous barrer bien gentiment, tenta de tempérer le plus petit, pressé d'en revenir à son interrogatoire.

- Si y en a qui devait se barrer, ce serait vous, fit Kehler d'un air plus menaçant qu'on ne lui aurait cru possible. Je suis dans mon pays moi.

C'était la phrase de trop, l'un des deux grands partit au quart de tour et décocha un coup de poing à assommer un bœuf à Kehler. Samuel n'en cru pas ses yeux, mais celui-ci intercepta le poing de son agresseur, lui plaqua dans le dos d'un mouvement de pivot, lui brisa en le remontant au-dessus de sa tête avant de lui fracturer la rotule d'un coup sec derrière le genou. En quelques secondes à peine, la brute se retrouvait à gémir devant le vieil homme en costume, avec la jambe droite et le bras droit brisé. Les deux autres restèrent bouche bée. Samuel sentit qu'il avait une occasion unique à saisir, il n'hésita pas. Il s'éloigna en rampant dans un premier temps, pour ne pas se rappeler à la mémoire de ses agresseurs, puis se mit à courir tant bien que mal dès qu'il se jugea suffisamment loin. Pendant ce temps, la situation ne s'était pas améliorée entre les deux anciens flics et les trois jeunes. Tous se fixaient avec défis, attendant une réaction de leurs adversaires.

- Qu'est-ce t'en pense Kehler, on les bute ?

- Bah, ça nous rappellera le bon temps, répondit-il en projetant au sol d'un coup de pied le jeune qu'il avait immobilisé plus tôt.

- Putain, j'vais t'hagra sévère gros golbut, s'emporta le plus petit en sortant une arme de gros calibre.

- C'est malin Dumont, tu nous l'as tout énervé.

- Vos gueules les tarbas. Fermez vos gueules et léchez le sol ! Hurla le plus petit avant de faire signe à son dernier complice debout. Ahmed, rattrape l'aut' branlos, il se fait la malle. Moi je m'occupe de ces deux-là.

Samuel venait de déboucher sur le boulevard Saint-michel, quand il entendit l'un de ses poursuivants lui courir après. Il n'avait pas la force de le distancer, il faudrait qu'il trouve une autre solution. Son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine, il entendit un coup de feu venant de derrière lui. Sa motivation s'accrut instantanément et il reprit sa course. Il traversa la route sans s'occuper des voitures, manquant de se faire renverser. Son poursuivant se rapprochait de secondes en secondes, les traits distendus de son visage ne laissaient aucun doute sur ses intentions, pas plus que sur la violence de l'interception qui ne tarderait pas si Samuel ne trouvait pas une échappatoire. C'est finalement la solution qui le trouva sous la

forme d'une superbe lotus blanche qui monta sur le trottoir et dérapa juste devant lui. La portière s'ouvrit révélant une femme splendide aux cheveux presque blancs et vêtu d'un tailleur de la même couleur : Dame Blanche. Elle lui ordonna de monter, il ne songea même pas à refuser.

La voiture démarra en trombe alors qu'Ahmed venait de rattraper Samuel. Celui-ci crut entendre un second coup de feu mais n'en était pas sûr. La voiture roula un moment avant que Samuel ne puisse prononcer le moindre mot. Il détailla discrètement la femme qui venait de le sauver, il n'osait pas la regarder en face, il n'aurait sur dire pourquoi mais elle lui faisait un peu peur. Elle était pourtant magnifique : de longues jambes fuselées, une peau laiteuse, des courbes harmonieuses, le tout mis en valeur dans un tailleur strict. Elle était plus âgée que ce qu'il avait l'habitude de chasser, mais il devait reconnaître qu'elle était splendide, un véritable canon de beauté. Celle-ci ne quittait pas la route des yeux, elle roulait à vive allure, dédaignant sans remords les limitations de vitesse. Le compteur affichait deux cents, elle zigzaguait entre les voitures comme s'il s'agissait d'un jeu.

Finalement, aussi brusquement qu'elle était arrivé dans sa vie et sans ralentir sa course effrénée, elle le fixa et prit la parole.

- Comment tu t'appelles ?
- Euh, Samuel, bredouilla le garçon particulièrement mal à l'aise et peu à son avantage.
- C'est étrange, aujourd'hui je te crois...

Blanche se concentra à nouveau sur la route, son regard avait redoublé d'intensité, il sembla à Samuel qu'elle était plongée dans une profonde réflexion.

- Euh, on se connaît ? tenta Samuel qui essayait tant bien que mal de reprendre sa vie en main.
- Pas vraiment, répondit-elle sans même le regarder. Tu attires beaucoup d'attention ces derniers temps. Pourquoi ? Blanche avait pensé à voix haute, mais maintenant qu'elle l'avait fait, peut-être obtiendrait-elle une réponse.

Samuel la regarda l'air hagard, il aurait bien aimé avoir la réponse à cette question, ne serait-ce que pour lui.

- J'en sais rien. Depuis que je suis allé à cette foutue fête à Saint-Ouen, tout le monde m'en veut. Je sais pas sur le tapis de qui j'ai chié, mais c'était visiblement une connerie.

Blanche le fixa du coin de l'œil, Samuel eut l'impression qu'elle transperçait les multiples couches de peau, chair et muscle qui constituait son corps pour regarder directement droit dans son âme. Il frissonna à cette idée comme si tout au fond de lui quelque chose ne souhaitait pas qu'on le regarde. Blanche fit un brusque mouvement de volant. La Lotus dérapa, fit volte face et s'arrêta. Blanche empoigna le menton de Samuel à pleine main et plongea ses yeux dans les siens. Quelqu'un se déroba à son regard mais pas suffisamment vite. Elle relâcha Samuel, tous deux semblaient déboussolés.

- Tu peux descendre, fini par dire Blanche sans le regarder.
- Mais heu... On est où ? bafouilla Samuel, sans trop savoir quoi dire ou faire d'autre.
- Devant chez toi. Sors maintenant !

La voix était douce, mais le ton sans appel. La présence de Samuel n'était plus désirée dans cette voiture. Il ouvrit la portière et se retourna une dernière fois avant de sortir.

- On se reverra ? demanda-t-il

« Je suis désolé » fut la seule réponse de la femme. Samuel vit une sinistre prophétie tapie dans ces trois mots. Le pire n'était peut-être pas derrière lui finalement.

Il sortit de la voiture et celle-ci disparut dans la nuit. En montant l'escalier vers son appartement, il songea qu'il était au moins débarrassé de Richard et de l'autre folle. Il pensa à Lya, il aurait du mal à lui faire avaler tout ce qu'il venait de se passer. Il aurait du mérite à se faire pardonner cette fois. En entrant dans l'appartement, il jeta ses clefs par terre et s'effondra sur son lit. Son pull était encore taché de vomi, mais il ne se sentait pas la force de le retirer. Toute vie semblait l'avoir quitté, il réalisait seulement qu'il avait échappé de peu à une mort certaine. Il respira à plein poumons, quelle chance de simplement pouvoir encore jouir du fait de respirer dans le calme de son appartement.

- Je fais des œufs, t'en prendra ? Demanda Richard en sortant la tête de la cuisine
- Pas pour moi nan, répondit Diya qui sortait tout juste de la douche. T'as été super long connard, on commençait à s'ennuyer nous.

Samuel ferma les yeux.

*Ferris (2009)*

Retrouvez la suite du roman, ainsi que les règles du Jeu de Rôle et des nouvelles autour de l'univers de Théorem, sur notre site: <http://theorem-univers.com> ou <http://www.agartha.fr>

